This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581432 1

Dancourt
VKD
995 8

ŒUVRES CHOISIES

DE

DANCOURT.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 5 vol. in 18, se vend à Paris,

Chez P. Dmot l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.

Et chez Firmin Dmot, rue de Thionville, n° 10.

Prix en feuilles :

Papier ordinaire	3 fr. 75 cent.
Papier fin	5
Papier vélin	15
Grand papier vélin	22 50

Persuadés qu'on ne sauroit trop faciliter à toutes les classes de la société l'acquisition des bons ouvrages, nous continuons à fixer à 15 sous le maximum du prix de nos volumes stéréotypes, et à faire jouir nos correspondants des mêmes avantages que nous leur avons accordés jusqu'à présent, sans avoir égard aux conseils réitérés qu'ont bien voulu nous donner sur nos intérêts MM. Nicolle et compagnie, cessionnaires de M. Herhan.

Quant à la note, assez peu décente, que ces MM. attachent depuis long-temps en tête de leurs éditions stéréotypes, où ils attaquent les nôtres sous le rapport de la qualité du papier, nous pouvons affirmer que le papier fin de nos volumes à 20 sous est supérieur à celui de MM. Nicolle et compagnie, qui vendent les leurs 25, 30, et même 36 sous. Pour nos papiers communs, à 15 sous, ils sont depuis trois ans très bons et très suivis. Nous tâcherons, s'il est possible, d'entrer dans les vues de ces MM., en améliorant encore la qualité de ces papiers.

ŒUVRES CHOISIES

DE

DANCOURT.

TOME PREMIER.

EDITION STEREOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

LENOX LIBRARY

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINE, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCX.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ŒUVRES CHOISIES

DES DIFFERENTS AUTEURS DRAMATIQUES

DONT LES PIECES ONT ÉTÉ REPRÉSENTÉES

DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CHAQUE AUTEUR.

Pour faire suite aux éditions stéréotypes des chefs-d'œuvre de P. et Th. CORNEILLE, et des œuvres complètes de MOLIERE, RACINE, REGNARD, VOLTAIRE, GRESSET, et CRÉBILLON.

AVERTISSEMENT.

La stéréotypie est essentiellement consacrée aux ouvrages dont le succès est assuré pour toujours. Après avoir publié les œuvres complètes de nos premiers écrivains, nous avons cru devoir choisir dans celles des écrivains du second ordre les productions qui ont résisté à l'épreuve du temps et de la critique, et qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. Le théâtre a d'abord fixé nos regards : le genre dramatique est celui qui a le plus contribué à la gloire et aux plaisirs de la nation. Après les maîtres de la scene, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pieces vraiment dignes d'elle. Ces pieces, nous les

avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Répertoire*, mais dans des recueils séparés et sous le nom de chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pièces que le vice du sujet, le défaut d'action ou quelque autre cause, privent aujourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véritables beautés d'exécution recommandent encore à l'estime des connoisseurs. Les auteurs dramatiques s'étant quelquefois exercés avec succès dans d'autres genres, nous nous sommes déterminés à placer après leurs meilleures pièces de théâtre, celles de leurs poésies diverses qui ont conservé une réputation méritée. Un choix des œuvres de Piron, par exemple, nous eût semblé insuffisant s'il n'eût offert que son Gustave et sa Métromanie, et qu'on n'y eût point trouvé l'élite de ses épîtres, de ses contes, et de ses épigrammes. Le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, où nous avons incliné plutôt un peu vers l'indulgence que vers une excessive sévérité.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE D'ANCOURT.

FLORENT CARTON DANCOURT, ou plutôt D'ANCOURT, naquit à Paris le premier novembre 1661. Son pere avoit le titre d'écuyer ; et sa mere descendoit de ces Budée, fameux dans les fastes de l'érudition : tous deux avoient abjuré la réforme pour le catholicisme. Leur fils étudia aux jésuites ; le célebre P. Larue, son régent, crut voir en lui un sujet précieux pour la société, et il n'épargna rien pour l'y enrôler ; mais toutes ses tentatives échouerent contre les inclinations trop mondaines de son élève. D'Ancourt, ayant échappé au piége où depuis se laissa prendre Gresset, entra dans la carriere du barreau, et l'abandonna bientôt pour celle du théâtre. Amoureux d'une comédienne, Thérese Le Noir de la Thorilliere, il l'avoit enlevée ; les deux familles avoient fini par consentir au mariage ; et peu de temps après, il s'étoit fait comédien lui-même. Réunissant les deux genres ainsi qu'il étoit d'usage alors, il n'étoit pas meilleur dans la tragédie que Moliere, avec qui heureusement il eut d'autres rapports ; mais, natu-

rellement porté au comique, il jouoit avec distinction les caracteres, les raisonneurs et les manteaux. Avec une vocation aussi déterminée que la sienne pour la comédie, il ne pouvoit long-temps jouer dans les pieces des autres sans s'apercevoir qu'il étoit fait pour en composer lui-même : il obéit à son instinct, et devint auteur comique. Ses talents, ses succès comme acteur et comme auteur, le placerent à la tête de la Comédie française. Chef de la troupe, il en étoit aussi l'orateur; et, en cette qualité, il eut l'honneur de parler plusieurs fois à Louis XIV, qui se montra sensible à son éloquence vive et facile. Un jour, comme ce prince sortoit de la messe, il l'entretenoit des affaires de la comédie, en marchant à reculons devant lui. Arrivé ainsi jusqu'au bord d'un escalier, il alloit tomber à la renverse : « Prenez « garde, D'Ancourt, vous allez tomber, lui dit le roi, « en le retenant par le bras ; » puis, se retournant vers les seigneurs de sa suite : « Il faut convenir, « ajouta-t-il, que cet homme parle bien ; » et il lui accorda sur-le-champ tout ce qu'il demandoit. Une autre fois, il lisoit un de ses ouvrages au roi, en présence de madame de Montespan ; la trop grande chaleur de la cheminée l'ayant fait évanouir, le roi alla lui-même ouvrir une fenêtre pour lui donner de l'air. C'est une particularité assez remarquable dans la vie d'un comédien, qu'un monarque, esclave superbe de l'étiquette comme étoit Louis XIV, ait

été deux fois dans le cas de le secourir de ses propres mains.

Les mêmes moyens de plaire qui avoient procuré à D'Ancourt la bienveillance du roi, le faisoient aimer des personnes les plus considérables de la cour et de la ville. Mais cette éloquence, qui plusieurs fois avoit plaidé si heureusement auprès de Louis XIV les intérêts de la comédie, échoua un jour devant la sévérité du premier président de Harlay. D'Ancourt, harangueur le bureau des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, à la tête duquel étoit ce magistrat, demandoit que les comédiens fussent désormais à l'abri de l'excommunication, en considération des secours qu'ils donnoient à l'hôpital. « D'Ancourt, lui dit le pre« mier président, nous avons des oreilles pour vous « entendre, des mains pour recevoir les aumônes que « vous faites aux pauvres; mais nous n'avons pas de « langue pour vous répondre. »

D'Ancourt étoit loin de rougir de sa profession de comédien; il la défendoit même très vivement contre ceux qui l'attaquoient. Le P. Larue, son ancien maître, lui reprochoit de l'avoir embrassée. « Ma foi, mon père, répondit-il, je ne vois pas que « vous deviez tant blâmer l'état que j'ai pris. Je suis « comédien du roi; vous êtes comédien du pape : « il n'y a pas tant de différence de votre état au « mien. »

Racine estimoit peu D'Ancourt, s'il en faut croire

l'anecdote suivante. Un libraire crioit un jour (à la comédie peut-être) : « Messieurs, voilà le théâtre « de M. D'Ancourt. » « Dis son échafaud, s'écria « Racine à son tour; dis son échafaud. » Ce mot d'échafaud ne peut signifier ici autre chose qu'un de ces théâtres dressés en plein air pour la représentation des farces populaires; et sans doute Racine vouloit seulement faire entendre par-là que D'Ancourt n'avoit qu'un comique trivial.

On l'a accusé de s'être souvent approprié les ouvrages d'autrui. On prétend que, quand de jeunes auteurs alloient lui soumettre leurs essais, il les engageoit à les lui laisser quelques jours, en tiroit copie, les rendoit ensuite en déclarant qu'ils n'étoient pas jouables, et, après un certain temps, les faisoit jouer lui-même avec des changements plus ou moins considérables. Cette imputation peut être également fausse ou vraie : nous ne pouvons faire autre chose que de la rapporter.

Toutes les fois qu'une de ses comédies ne réussissoit pas, il avoit coutume, pour se consoler, d'aller souper, avec deux ou trois amis, chez un marchand de vin, nommé Cheret, à la Cornemuse. Un matin, après la répétition d'une de ses pieces qui devoit être jouée le soir pour la premiere fois, il demanda à l'une de ses filles, âgée de moins de dix ans, ce qu'elle pensoit de l'ouvrage : « Eh! mais, « mon gros papa, lui répondit-elle, vous pourriez

« bien aller souper ce soir chez Cheret ». L'enfant avoit deviné juste.

Enfin, D'Ancourt quitta la vie de comédien pour mener celle d'un seigneur de paroisse. En 1718, il se retira dans sa terre de Courcelles-le-roi en Berry, et là il ne s'occupa plus que de son salut. En expiation de ses comédies, il composa des ouvrages pieux qui n'ont point été imprimés. Sentant sa fin prochaine, il fit construire lui-même son tombeau, et mourut le 7 décembre 1725, âgé de 65 ans, laissant deux filles qui, toutes deux, jouerent la comédie, et n'en firent pas moins des mariages honorables.

Le mérite de D'Ancourt, sans avoir été entièrement méconnu, n'a peut-être pas joui jusqu'ici d'une assez grande estime. Voltaire, le premier, lui a donné de ces éloges équivoques et dédaigneux, pires que les plus ameres censures. « Ce que Regnard, dit-il, étoit à l'égard de Moliere dans la « haute comédie, le comédien D'Ancourt l'étoit « dans la farce ». On sait à quelle distance Regnard est de Moliere pour le comique élevé; s'il étoit vrai que le même intervalle séparât Moliere de D'Ancourt pour le comique de la moins noble espece, certainement D'Ancourt seroit digne de fort peu de considération. Mais il y a une rigueur injuste dans cette appréciation. D'abord, la farce en général ne mérite pas tout-à-fait le froid mépris avec lequel

en parloit toujours Voltaire, qu'une très grande élégance de mœurs et un génie naturellement noble et pathétique rendoient peu sensible aux traits d'une gaieté naïve et populaire. A cet égard, il ressembloit un peu à Louis XIV, qui ne vouloit voir dans ses appartements que les pompeuses compositions de Lebrun, et en bannissoit avec humeur les peintures villageoises de Téniers. Ensuite, il n'est pas vrai que D'Ancourt n'ait fait que des farces. On ne peut, en aucun sens, donner ce titre à ses grandes pieces, le Chevalier à la mode, la Femme d'intrigues, et les Bourgeoises à la mode, qui sont des comédies où de mauvaises mœurs bourgeoises, mais non des mœurs triviales et ignobles, sont peintes sans caricature et sans bouffonnerie. Quant à ses pieces d'une moindre étendue, telles que les Bourgeoises de qualité, les Trois Cousines, la Parisienne, la Maison de campagne, etc., ce sont encore des comédies où regne, sans élévation, mais aussi sans bassesse, la plus grande vérité de manieres, de ton et de langage. Consentons, si on l'exige absolument, à donner le nom de farce à plusieurs de ces petites pièces où D'Ancourt a placé des paysans et des bourgeois d'un étage inférieur; mais observons, pour être justes, que, dans ces ouvrages, il n'y a rien de chargé ni de grotesque, rien par conséquent de ce qui caractérise la farce prise dans l'acception défavorable du mot.

Le grand tort de D'Ancourt, celui qu'il expie avec le plus de justice, c'est d'avoir fait trop de comédies-vaudevilles. Il composoit avec rapidité ces petites pieces, dont l'anecdote, l'historiette, la manie, le ridicule du moment lui fournissoient le sujet ; le public s'en amusoit pendant quelques semaines, et bientôt les oublioit pour toujours avec la circonstance qui les avoit fait naître.

On a blâmé D'Ancourt de n'avoir peint que de mauvaises mœurs ; Regnard et Lesage doivent partager avec lui ce juste reproche. Ce n'est pas la morale seulement ; c'est encore, c'est principalement le goût qui le leur adresse. A une époque d'extrême corruption, comme étoient la fin du regne de Louis XIV et toute la régence, le poëte comique ne devoit point sans doute peindre des mœurs pures et des sentimens d'honneur dont la société ne lui offroit point le modele ; mais, sans manquer à la vérité, il pouvoit placer, dans le foyer de la plus contagieuse immoralité, quelque personnage qu'elle n'eût pas encore atteint : il le devoit pour l'honneur de l'humanité, pour l'intérêt de son art, et le triomphe même de son talent. L'effet des passions ardentes est de préserver des vices qui sont ordinairement froids et presque réfléchis : par conséquent, les amants sont des personnages dont le poëte pouvoit naturellement faire contraster l'honnêteté, au moins accidentelle, avec cette dépava-

tion épidémique dont tous les autres devoient être attaqués. On évite soigneusement sur la scene de donner des ridicules aux amants favorisés; par le même principe, il falloit s'abstenir plus soigneusement encore de leur donner des vices. C'est en ceci, comme en toutes les autres parties de l'art, qu'on voit éclater le grand sens de Moliere. Ce profond génie avoit reconnu qu'au sein même de l'action la plus fortement comique, il falloit quelque chose pour le cœur, c'est-à-dire un intérêt doux et pur. Cet intérêt, tous ses amants l'inspirent: Horace de l'Ecole des femmes, Valere de l'Ecole des Maris, Cléonte du Bourgeois Gentilhomme, Cléante du Malade Imaginaire, Valere du Tartufe, Clitandre des Femmes Savantes; tous, en un mot, nous mettent du parti de leur amour; tous nous associent fortement à leur espoir, à leurs desirs, à leurs craintes, à leur joie, par la raison que leur cœur est honnête autant que passionné (1). D'Ancourt, au contraire,

(1) Oserons-nous dire cependant qu'une fois Moliere semble avoir fait une fausse application de ce grand principe dramatique que nous venons de faire ressortir de ses ouvrages? Clitandre, de George Dandin, est un homme bien né, bien élevé, bien amoureux; mais c'est la femme d'un autre qu'il desire, si toutefois il en est encore à desirer. Doit-on s'intéresser à cet amour illégitime? Non, sans doute; et cependant comment n'y pas prendre intérêt en voyant combien Clitan-

à fait de tous ses amoureux ; ou de vils chevaliers d'industrie, ou de jeunes seigneurs ruinés, plus vils encore peut-être, vivant aux dépens des vieilles folles et des bourgeoises entêtées de la qualité. Qu'en résulte-t-il? on rit; mais on ne s'intéresse absolument à personne, et l'on ne remporte de la représentation que l'impression d'une gaieté passagere, très voisine du mépris, quelquefois même sujette à de fâcheux retours sur soi-même et sur les autres.

Les ouvrages de D'Ancourt ont entre eux un peu trop de ressemblance. En général, ils sont foibles d'intrigue, et quelquefois dégénerent en pieces à tiroir, tant les personnages y sont nombreux, et tiennent peu à l'action. Mais les ridicules de la bourgeoisie y sont retracés avec une rare fidélité : le dialogue en est franc, naïf, facile, vif, enjoué et spirituel; qualités précieuses que le froid persif-

---

dre est digne d'être aimé, par comparaison sur-tout avec George Dandin, dont les manieres sont si rustiques et si brutales? Bref, on trouve trop de mérite à Clitandre et trop d'excuses à Angélique. Peut-être Moliere eût-il dû faire dans cette seule piece, comme D'Ancourt dans toutes les siennes, de l'amant un chevalier d'industrie, et de la maîtresse une franche coquette. La leçon qu'il prétendoit donner aux manants assez sots pour vouloir des femmes demoiselles, n'en eût été ni moins forte ni moins complette, et des rigoristes n'eussent pas été tentés de se méprendre sur le but vraiment moral de l'ouvrage.

flage, le jargon sophistiqué et la galante métaphysique de tant de comédies modernes nous ont enfin appris à estimer tout ce qu'elles valent. D'Ancourt a excellé à faire parler les paysans : la simplicité et quelquefois la niaiserie affectée de leur langage laisse percer cet esprit d'intérêt et de ruse, qui est le partage naturel d'une classe d'hommes, placée, plus qu'aucune autre, dans la dépendance de l'autorité et du besoin, et plus occupée par conséquent des moyens de s'y soustraire. Que l'on compare les paysans de D'Ancourt et ceux de Marivaux : ceux-ci ressemblent à de beaux esprits de la ville cachés sous la bure, qui se travaillent pour paroître naïfs, et se trahissent à chaque instant par la recherche et la subtilité de leurs idées mal enveloppées des expressions de l'idiôme rustique ; les autres sont de véritables villageois, dont les habitudes sont parfaitement d'accord avec le costume, et les sentiments avec le langage, et qui, bien fins, bien madrés, sous les apparences d'une épaisse bonne foi, ont l'art de se faire traiter de benêts par les avantageux citadins, au moment même où ils les trompent avec le plus d'astuce et d'effronterie.

D'Ancourt, si facile, si vif, si piquant dans sa prose, perd toute son aisance, toute sa grace, tout son sel, lorsqu'il écrit en vers. Heureusement cette ambitieuse manie s'est assez rarement emparée de de lui. Une fois en sa vie, il en eut une bien plus malencontreuse encore, celle de faire une tragédie :

on se doute bien que cette étrange témérité fut punie de la plus complette disgrace. Nos deux premiers tragiques ont réussi, chacun une fois, dans la comédie; mais c'est toujours sans succès que nos comiques, à commencer par Molière lui-même, se sont essayés dans le genre tragique. Ce fait a déja été remarqué sans doute; mais on n'en a point encore donné l'explication. Il sembleroit que l'écrivain qui a le plus contracté l'habitude de cette élévation idéale de sentiments et de style qui caractérisent la tragédie, peut, avec une certaine facilité, descendre de là au langage ordinaire qu'il a continué de parler et d'entendre dans les relations journalieres de la vie; tandis que celui qui, comme membre de la société, et comme auteur à-la-fois, s'est constamment servi de la langue usuelle, en ce qu'elle a de plus simple, de plus libre, et de plus familier, ne peut emprunter qu'avec beaucoup de gêne et de gaucherie les formes nobles et composées du style tragique. Ce qui paroîtroit confirmer cette derniere observation, c'est que le principal défaut de toutes les tragédies faites par des comiques, est la foiblesse rampante ou l'élévation pénible de la diction.

Le génie de D'Ancourt (car on peut donner ce nom à un talent si original et si vrai) avoit pour caracteres distinctifs la facilité et l'abondance. Il a produit plus de cinquante ouvrages; presque tous ont réussi dans la nouveauté; il en est resté un assez

grand nombre au théâtre, où depuis long-temps ils ne reparoissent plus, au grand regret des amateurs de la bonne comédie, qui s'en consolent en les relisant. On a souvent comparé à D'Ancourt le comique à qui nous devons la Petite Ville et les Marionnettes. Tous deux en effet, doués d'un talent également facile et fécond, se sont montrés éminemment vrais dans leurs peintures; tous deux ont habituellement retracé les mœurs de la classe mitoyenne, l'un sans doute, parcequ'il aimoit à y prendre ses modeles; l'autre, parceque la plupart de ses compositions datent d'une époque où la classe supérieure n'existoit plus, et qu'il ne vouloit, ne pouvoit peindre que ce qu'il avoit sous les yeux; tous deux produisent avec une rapidité commandée soit par la nature de leur talent, soit par celle des circonstances, et, pour ainsi dire voués à un genre de comédie dont la vérité familiere ne se seroit point accommodée des invraisemblances de convention que l'art applique avec succès au genre plus relevé, ont préféré la liberté naïve de la prose à la noble contrainte des vers; tous deux, enfin, ont répandu à pleines mains dans leurs ouvrages le sel et l'enjouement. Voilà les rapports qu'ils ont entre eux; mais, parceque l'un est vivant, doit-on se faire un scrupule de dire qu'il est bien supérieur à l'autre par la force des combinaisons dramatiques et par la profondeur des intentions morales?

TABLE GÉNÉRALE

DES PIECES CONTENUES

DANS LES CINQ VOLUMES DES OEUVRES CHOISIES

DE DANCOURT.

LE CHEVALIER A LA MODE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, tome I, page 5
LA FEMME D'INTRIGUES, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, I, 119
LES BOURGEOISES A LA MODE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, II, 5
LA FETE DE VILLAGE, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, II, 119
LES TROIS COUSINES, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, II, 179
LES AGIOTEURS, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, III, 5
LA MAISON DE CAMPAGNE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, III, 109
L'ETE DES COQUETTES, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, III, 159
LA PARISIENNE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, III, 207
L'IMPROMPTU DE GARNISON, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, III, 255

LE TUTEUR, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, tome IV, page 5
LES VENDANGES DE SURESNE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, IV, 59
LE MOULIN DE JAVELLE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, IV, 113
LES VACANCES, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, IV, 177
LE CHARIVARI, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, IV, 227
LE RETOUR DES OFFICIERS, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, V, 5
LES CURIEUX DE COMPIEGNE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, V, 53
LE MARI RETROUVÉ, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, V, 109
COLIN-MAILLARD, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, V, 161
LE GALANT JARDINIER, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, V, 226

LE
CHEVALIER A LA MODE,
COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Octobre, 1687.

ACTEURS.

LE CHEVALIER DE VILLEFONTAINE.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.
M. SERREFORT, beau-frere de madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
M. MIGAUD, rapporteur de la Baronne.
UN NOTAIRE.
LISETTE, fille-de-chambre de madame Patin.
CRISPIN, valet du Chevalier.
LABRIE, laquais de madame Patin.
JASMIN, laquais de la Baronne.
LE COCHER de madame Patin.
Plusieurs domestiques de madame Patin.

La scene est à Paris, chez madame Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PATIN, LISETTE.

(*Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.*)

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame? qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN.

Une avanie... ah! j'étouffe. Une avanie... je ne saurois parler: un siege.

LISETTE, *lui donnant un siège.*

Une avanie! à vous, madame, une avanie! cela est-il possible?

MADAME PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette: j'en mourrai. Quelle violence! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous! Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi! et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

MADAME PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente. Quoi! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais, plus chamarés de galons que les estafiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

MADAME PATIN.

Point du tout; c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Lisette? que je lui aurois bien dit son fait!

MADAME PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taisez-vous, bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

MADAME PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner, et de m'amener ici à toute bride.

SCENE II.

MADAME PATIN, LISETTE, LABRIE.

LISETTE.

Ah! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, Labrie? comment paroissez-vous devant Madame? Quel désordre est-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LABRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venois dire à Madame que Lafleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LABRIE.

Nous l'avons dit aussi.

MADAME PATIN.

Eh bien?

LABRIE.

Eh bien, madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds!

MADAME PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant.

LABRIE.

Mais Lafleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN.

Eh bien, qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

MADAME PATIN.

J'y suis bien résolue; et j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins, et comme vous savez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

MADAME PATIN.

Il n'importe; c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, madame, vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui malgré leur grand nom ne sont connues que par un grand nombre de créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

MADAME PATIN.

C'est là le bon air, c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand; et croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte sans craindre qu'une troupe de sergents vienne saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques unes à qui cela est arrivé depuis peu?

MADAME PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise!

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée; commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, madame! votre beau-frere!

MADAME PATIN.

Mon beau-frere! mon beau-frere! Parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame, j'ai cru qu'il étoit votre beau-frere, parcequ'il étoit frere de feu monsieur votre mari.

MADAME PATIN.

Frere de feu mon mari, soit; mais, mon mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre beau-frere, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois.

MADAME PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble; elle se place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied; elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule! une niece vouloir aller de pair avec sa tante!

MADAME PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! Parcequ'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

MADAME PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément; et en devenant sa belle-mere, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

MADAME PATIN.

Comment donc sa belle-mere? tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver je me piquerai de tenir parole à M. Migaud, que je l'épouserai?

LISETTE.

Oui, madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, et du fils de M. Migaud avec Lucile votre niece?

MADAME PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée; c'est un beau nom que celui de madame Migaud! j'aimerois autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

MADAME PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

MADAME PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille; mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble, que je crois qu'il vous faut

un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

MADAME PATIN.

Je me connois en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment? ce choix est déja fait, et je n'en savois rien?

MADAME PATIN.

Le chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

LISETTE.

Quel chevalier? le chevalier de Villefontaine?

MADAME PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi! c'est le chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame; ce chevalier n'a pas un sou de bien.

MADAME PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. M. Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie; et c'est une espece de restitution que de relever avec ce qu'il m'a laissé une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein!

MADAME PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort.

M. Serrefort viendroit à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'épouser le chevalier de Villefontaine il faudroit vous défaire honnêtement de M. Migaud.

MADAME PATIN.

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? vous avez raison; voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.

SCENE IV.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement; mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

MADAME PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame; une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

MADAME PATIN.

Ah! je m'en souviens, oui, oui; c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour

vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire; il y a dans sa cause plus de chimere que de raison; et en vérité il y a peu d'honneur à se mêler...

MADAME PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi! madame; cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice...

MADAME PATIN.

La justice! la justice! vraiment, si la justice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous solliciter: quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laidé, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protege.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire.

Eh fi ! monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

MADAME PATIN.

Ah ! monsieur, point de réplique, je vous prie ; je me fais entendre, si je ne me trompe : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au reversis. Monsieur, je vous donne le bon jour.

SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? quel accueil me fait ta maîtresse?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh! laissez-là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle; je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Ecoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractere de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition ?

M. MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses : et je suis, graces au ciel, d'une profession et d'un caractere à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin ; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là ?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service ; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage de quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là : ta maîtresse auroit-elle changé de pensée ?

LISETTE.

Elle s'est mis la cour en tête ; et pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Villefontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le chevalier de Villefontaine! tu te moques, mon enfant; cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu; qu'on ne connoît à la cour que par le ridicule qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire et de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien! monsieur: boire, et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas; mais avertissez-en toujours M. Serrefort par précaution, et prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier, adieu; ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bon jour, ma pauvre Lisette. Ah! ah! tu as du dessein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau; quel charmant embonpoint!

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, monsieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoisse. Mais qui te fait tes manteaux? je veux mettre ton ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle se coiffe, la fripponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moi, monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de votre impatience; aussi-bien, voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah! vous voilà, monsieur? je vous cherchois par-tout pour vous dire que la Baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes?

CRISPIN.

Oui, monsieur; mais la Baronne...

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu! maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN.

Cela est vrai. Mais, monsieur, cette Baronne....

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois; et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh! Quoi, monsieur? La maîtresse du logis parle-t-elle de mariage? et songez-vous à l'épouser? L'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? Pauvre sot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai si je veux; mais, je la hais comme la peste, et ce ne seroit pas elle que j'épouserois.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte, si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante mille livres de rente qu'elle possede, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant.

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne seroit pas madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille Baronne, car vous

lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ses procès, je la préférerois à madame Patin; et, quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt-mille livres de rente plus que n'a madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire que, s'il en venoit encore quelque autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus long-temps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je n'aimerois point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hésiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? Comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois aussi, car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appeloit le marquis des Guérets. Parbleu! c'est une conquête aussi difficile que j'en connoisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un pere extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit; et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante, qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déjà à la perfection, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au-delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu? j'ai des entêtements de fortune, et je craindrois de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami; nous donnerons ensuite dans la bagateile.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame

d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la Baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de présents?

CRISPIN.

C'est, ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la Baronne vous attend chez vous avec des présents : mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présents?

CRISPIN.

Eh! monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! Elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison; mais vous ne songez pas que madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t'en lui dire que je la

remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dinée.

CRISPIN.

Oh ! sans vous, il n'y a rien à faire ; et je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même ; et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeoit demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Eh bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu ! vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCENE VIII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Je vous ai fait attendre, monsieur le Chevalier; mais vous me devez savoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de

me parler à toute heure, et à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grace! Au moins, monsieur le Chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner; mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

MADAME PATIN.

Il n'y avoit que des femmes au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

MADAME PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, madame.

MADAME PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

MADAME PATIN.

Allons, monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

MADAME PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage; et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la premiere à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah! madame! songez, de grace...

MADAME PATIN.

A quoi, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh! madame!

MADAME PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verroit prendre? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame, et il ne seroit pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse!

LE CHEVALIER.

Oui, madame, il y a des suites à craindre que je prévois, et que je ne saurois vous dire. Adieu, madame, je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre...

MADAME PATIN.

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCENE IX.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le Chevalier, à l'impatience de voir son carrosse.

MADAME PATIN.

Que tu es folle, Lisette! Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais, mais je crains bien que ce monsieur le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens sur-tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore, qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se levera d'après de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme!

MADAME PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi ; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! Elle se fait de belles affaires ! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité ?

LISETTE.

Vous savez déja cette aventure ?

M. SERREFORT.

Je l'ai sue un quart-d'heure après qu'elle est arrivée ; et comme on achevoit de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Villefontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire ; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle ; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCENE II.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

MADAME PATIN.

Ah ! monsieur Serrefort, quel dessein vous amene? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui ; mais puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

MADAME PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, madame ; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

MADAME PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN.

Ah, ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas ? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin mon frere; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frere, la tante de ma fille est une folle achevée.

MADAME PATIN.

Comment une folle ? Vous perdez le respect, monsieur Serrefort ; et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises, à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Eh ! ventrebleu, madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres et de vos airs de grandeur, sur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parcequ'on me croit votre belle-sœur; mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort, je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frere, monsieur Serrefort, et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes ma-

nieres, et tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Eh! tètebleu! madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez gueres en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir...

MADAME PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse; mais, doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portiere, et des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringants qui éclaboussent les gens de pied, et tout cet attirail enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE, *à madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.*

Mais, monsieur... Qu'avez-vous, madame?

MADAME PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN.

Le fatigant homme !

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce seroit celui de la reine de Saba....

LISETTE.

Mais est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher.

M. SERREFORT.

Non; mais qu'elle en prenne un autre.

MADAME PATIN.

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma maniere; je ne veux point de vos conseils, et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite; c'est tout ce que je pourrois souffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame; car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, madame, demeurez; je ne me mêlerai plus

de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plutôt la conduite, et que ce double mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

MADAME PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il étoit bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant? vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous auroit pas tant ennuyée.

MADAME PATIN.

Eh! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN.

La belle-mère de sa fille, moi? tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier?

LISETTE.

Ah ! par ma foi, madame, je vous demande pardon : je ne m'en souvenois pas ; et je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

MADAME PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette ! j'aurois promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

LISETTE.

Oui, madame ?

MADAME PATIN.

Oui, vraiment ; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

MADAME PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier et moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite niece bien échauffée.

MADAME PATIN.

Quoi ! je serai toujours obsédée, ou par le pere, ou par la fille ? La mere ne viendra-t-elle point encore ?

SCENE IV.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'attendois avec impatience que mon pere sortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera

voir que je suis autant dans vos intérêts, que mon pere vous est contraire.

MADAME PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne serez pourtant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mon pere.

MADAME PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la cour; et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

MADAME PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE.

Je ne sais, madame. Le Chevalier a causé, peut-être. Les Chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

MADAME PATIN.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre pere aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, et je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être,

et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie; on demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

MADAME PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épousera dès que je voudrai : ne vous mettez pas en peine.

MADAME PATIN.

Ah! ah! Et comment s'appelle-t-il, ce seigneur?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guérets. Il est fort riche, et fort de qualité; car il me l'a dit.

MADAME PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma niece, que mal-

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

MADAME PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas, en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCENE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER.

MADAME PATIN.

Eh bien! Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir; et s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entèndus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

MADAME PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

MADAME PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U, font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame.

MADAME PATIN.

Vous faites le discret, Chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la Baronne.

MADAME PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la Baronne.*

Mais, madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN.

Ah! juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu! c'est ma Baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue!

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah! ah! monsieur le Chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure..?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Le Chevalier connoît la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

MADAME PATIN, *bas, à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à madame Patin.*

Ah, madame, regardez, je vous prie, les affaires de madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la Baronne.*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

MADAME PATIN, *bas.*

Voilà un embrouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le Chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motif...

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Eh! madame, de grace. (*à madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité, (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite; (je suis son héritier) elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage) J'en ai toute la reconnoissance imaginable. (Elle y mettroit ob-

stacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif...

MADAME PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le Chevalier...

MADAME PATIN.

Commerce, madame! qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la Baronne, ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C'est une babillarde qui le dirait.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est là ce qui m'amene ici?

MADAME PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Eh! de grace, mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; et

que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la premiere.

(*La Baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.*

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

MADAME PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de madame : mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le Chevalier; il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame, écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandoit un régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame... (*elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambriere bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre maîtresse...

MADAME PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame. Remettez-moi un peu, monsieur le chevalier.

SCENE IX.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà; voici le fait: j'ai un moulin à vent, madame; il est à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin; cela n'est-il pas juste?

MADAME PATIN

Eh ! ne l'avez-vous pas, madame ?

LA BARONNE.

Eh ! non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand pere de ma partie fit planter, proche de ma maison, un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

(*haut.*)

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue, et qu'il prévoyoit bien qu'avec le temps ce bois deviendroit haute-futaie.

MADAME PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice ?

LA BARONNE.

Assurément, madame; et moi, pour lui faire piece par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *bas, au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois... écoutez bien ceci, s'il vous plait, et que ce bois...

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh ! je vous prie, madame, j'ai là-bas mon car-

rosse ; allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

MADAME PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh ! madame, je vous conjure de mener madame la Baronne chez monsieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

MADAME PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, dieu merci! Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne sais, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, et qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la-moi? L'est-ce-là?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Janneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur. Quand vous reprem-

drez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour pour la Baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux juste-au-corps, qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le Marquis des Guérets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons.

LETTRE.

« Vous avez témoigné tant d'envie de me con-
« noître, que je me suis résolue à satisfaire votre cu-
« riosité. Je vous attends dans les Tuileries, où j'ai
« mille choses à vous dire. Ne manquez pas de vous
« y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin, que vous avez promis d'attendre ?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais il n'importe. Je serai de retour avant elle. En tout cas il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la Baronne ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déja fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon ! qu'est-ce que cela fait ? S'il falloit de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre garderobe seroit bientôt dégarnie de juste-au-corps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Rien, écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier; ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y auroit conscience... mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi! je ne sais; mais puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes, elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi! monsieur, je serois bien-aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous?

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir : il n'y a encore rien de drôle ; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Eh ! va, va, je n'ai point de curiosité ; et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCENE XI.

LISETTE.

Tout ceci ne réjouira pas mal madame Patin, et j'ai entendu de certaines choses... Mais ! qu'est-ce que ce papier ? Ah ! ah ! « Liste des maîtresses de mon « maître, avec leurs noms, demeures et qualités... » Vraiment, voilà un surcroit de réjouissance pour Madame ; et rien ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son Chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour; Lucile, sa niece, et votre prétendue bru suit l'exemple de sa tante. Elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage incognito, avec un galant du caractere du Chevalier; elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais, voilà une étrange famille; et il faut être bien ennemi de son repos, pour vouloir épouser et la tante et la niece.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien de petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison, et cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord ; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh ! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante ; elle n'est encore guere avancée, Dieu merci ; et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh ! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paroissent à craindre. Une jeune femme, dont on force les volontés, tombe souvent dans de terribles irrégularités, sur-tout quand son mari a du foible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est ; mais en tout cas, vous êtes un bon pere de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement, c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son Chevalier. Elle est prompte à prendre la chevre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manieres, et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCENE II.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

MADAME PATIN.

Où est le Chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN.

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon, madame, est-ce que les gens comme monsieur le Chevalier sont faits pour attendre; et peuvent-ils demeurer en place? cela est bon pour des gens raisonnnables, comme monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, monsieur; et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une marquise...

MADAME PATIN.

Chez une marquise, monsieur, chez une marquise! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises? Il me semble que des personnes comme vous, dévoués au public, ne doivent être que chez eux ou au palais, occupées

uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

MADAME PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous. Mais quels avis, monsieur, vous a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé : Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse, avec une marquise qu'on nomme Dorimene.

MADAME PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connoissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre marquise Dorimene; et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez, vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger,

madame, je la connois. Elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

MADAME PATIN.

Plaît-il, monsieur? Que voulez-vous dire? Eh! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Eh! madame, il n'est rien de plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

MADAME PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'ame parfaitement belle; vous êtes la personne du monde la plus magnifique; et cela vous fait des jaloux. Votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelques recherches, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chûte presque infaillible.

MADAME PATIN.

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis déja servi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma priere, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout-à-fait.

MADAME PATIN.

Mais encore! que faudroit-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN.

Moi! lui rendre visite, lui faire des civilités? moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

MADAME PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Villefontaine...

MADAME PATIN.

Le chevalier de Villefontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN.

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, madame, c'est la marquise qui est amoureuse du chevalier; et le chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

MADAME PATIN.

Lisette; qu'est-ce ci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame; il n'est pas que quelque femme de vos amis ne soit des siennes; et il a la réputation de connoître bien des dames.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six entre autres avec qui il a quelque espece d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui dire.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette!

M. MIGAUD.

C'est un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour-à-tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paie ses meubles et son appartement; et toutes ses maitresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere; et je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut appaiser la mar-

quise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCENE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

MADAME PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon, madame, fourbe; cela ne s'appelle point fourberie: en termes de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse, tout au plus.

MADAME PATIN.

Monsieur Migaud ne sait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

MADAME PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit crue de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette! le Chevalier me trompe, assurément; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour-à-tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous don-

ner; et je n'ai point voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

MADAME PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

MADAME PATIN.

Voyons. Ah! ah! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde; et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le Chevalier est honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jurerois quasi qu'il vous aime.

MADAME PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas..?

MADAME PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN.

Voyons ce que c'est. « Liste des maîtresses de mon

« maître, avec leurs noms, demeures et qualités. »
Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir ?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste ; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

MADAME PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. « Dorimene la médisante, rue des Manvaises Paroles. » Dorimene ! Dorimene ! Ah ! voilà ma marquise justement ; monsieur Migaud avoit raison ; le Chevalier est un scélérat. Un siege, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame, madame. Oh ! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

MADAME PATIN.

Non, non, je veux connoître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

MADAME PATIN.

« La sotte Comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. » Le traître !

« La magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la Folie des Bourgeoises. « Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

« Lucinde la coquette, en cour, au grand Commun. » Que je le hais !

« Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. » Je le déteste.

« Mademoiselle du Hasard, rue des bons Enfants, « au Repentir. » C'est un monstre.

« La grosse Marquise au teint luisant, rue du

« Plâtre, proche les Enfants rouges. » C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

MADAME PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

MADAME PATIN.

Non, non, Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

La Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avais d'impatience de vous revoir!

MADAME PATIN.

De quel quartier venez-vous, monsieur? De la rue Montorgueil? Des Enfants rouges? Est-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME PATIN.

Ce que je veux dire, perfide!

CRISPIN.

Haie, haie.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

MADAME PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame?

MADAME PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame..... Je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.

MADAME PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

MADAME PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux tu parler, marand!

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses, que madame a achetée au palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maîtresses!

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Janneton.

MADAME PATIN.

Quelle est-elle, Janneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuileries.

MADAME PATIN.

Qui? Cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, madame! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus hupées sont ravies d'avoir cette Janneton-là dans leurs intérêts. Oh! diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

MADAME PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Janneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Janneton est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes

des noms[1], des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Janneton et dans la mienne.

MADAME PATIN.

Fort bien, voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas, et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin? N'est-il pas vrai, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je connois Dorimene, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais ce ne sont point mes maîtresses; et puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

CRISPIN.

Moi, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame; et vous, monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

MADAME PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

MADAME PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Eclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirai-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Eh! fi, madame; il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu entrain sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

MADAME PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la Marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah! madame, il ne voit cette marquise que par admiration.

MADAME PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN.

Ah! Chevalier! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître; et je vous au-

rois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame, non, je ne prétends point abuser de votre indulgence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose ; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous moments; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siecle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables ; je désespere peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat ; je suis un perfide, il est vrai ; mais, en vérité, madame, ce n'étoit point à vous à vous en plaindre.

MADAME PATIN.

Ah! Chevalier! que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCENE V.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît; je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour songer à des affaires si sérieuses. Dites-lui que je le verrai demain matin.

MADAME PATIN.

Non, qu'il entre, au contraire. Je serai bien aise, Chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCENE VI.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage; mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes, et, parceque j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

M. GUILLEMIN.

Comment donc! madame; vous avez des sentiments bien étranges.

MADAME PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin; monsieur deviendra raisonnable. Venez,

monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde; et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurois dire ces choses-là, cela n'est point de mon caractere, et j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

M. GUILLEMIN.

Oh! madame, monsieur le chevalier sait trop bien vivre. Mais aussi, monsieur, madame n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

M. GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien! monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle me paroît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

M. GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN.

Eh! venez, monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

M. GUILLEMIN.

Eh! madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCENE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LABRIE, CRISPIN, LISETTE.

LABRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre niece qui vous demande.

MADAME PATIN.

Eh bien! allez donc, Chevalier: aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vîte, au moins; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN.

Vous rencontreriez ma niece par-là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vîte chez la Baronne.

MADAME PATIN.

Faites entrer ma niece.

LABRIE.

La voilà, madame.

SCENE VIII.

MADAME PATIN, LUCILE, M. GUILLEMIN, LISETTE.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce monsieur-là?

MADAME PATIN.

C'est un honnête notaire, qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'il en fasse un aussi pour moi; j'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé, et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile; ses souhaits vont au-delà des miens; il a encore plus d'impatience que moi, et je venois vous en avertir.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma niece, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-temps, et si votre pere vient à savoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

Eh! oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'étoit afin qu'elle épousât M. Migaud, et qu'elle vous fît son héritiere; mais en se mariant a un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, et moi en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les courtisans mal-aisés ne s'enrichissent point; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus; et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands frippons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est inpossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un impromptu qu'il a fait pour moi. Ecoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le Chevalier n'est point venu chez moi; je ne suis guere contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre inpromptu.

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la chambriere avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là. Ecoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;

Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je? voilà, je crois, les vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Eh bien! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et...

LUCILE.

Comment donc, madame, qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là!

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah, ah, madame, servez-vous de termes moins offensants; c'est la nièce de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah, madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCENE XI.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! par ma foi, ceci passe raillerie; et vous faites bien de venir mettre le hola entre deux dames qui s'alloient couper la gorge.

MADAME PATIN.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma niece?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre niece, où je la châtierai moi-même.

MADAME PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différend?

LUCILE.

Comment, ma tante? je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle.

MADAME PATIN.

Eh bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille; et quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harangere comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, la raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi, et qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

MADAME PATIN.

Et quand cela seroit, madame, est-il bien séant à votre âge d'en venir à ces extrémités? et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers.

LUCILE.

De méchants vers, ma tante? Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN.

Voyons donc, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, et vous connoîtrez bien par-là que votre niece ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Eh bien, ma tante? « Le charmant objet... »

MADAME PATIN.

Eh bien! ma niece, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre niece n'a pas raison.

MADAME PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au Chevalier.

MADAME PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connois point votre Chevalier; mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, madame, et je le dévisagerai, si je le trouve.

SCENE XII.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah ! Lisette, que je suis malheureuse ! Le Chevalier est un perfide qui trompoit la Baronne et moi ; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule, madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir pas encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire. Courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de Chevalier ; et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi ! monsieur, je n'y comprends rien ; et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu, cela est violent, au moins ; et je ne sais comment l'entend madame Patin ; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh ! monsieur, ce portier-là n'est point Suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela ;

et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là, monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espece est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la Baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN.

Eh bien! morblen! ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER

Il s'en est encore trouvé une troisieme qu'elle ne m'a pas nommée qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable! est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos fredaines), de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables! vous avez passé un mauvais quart-d'heure; et sauf correction, madame la Baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord ; mais nous savons, dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle, car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier ?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non; elle s'est emportée plus fort que jamais, et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveilles, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lievre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; et comme elle ne veut qu'un mari pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh! là, monsieur, ne raillons point; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi, vraiment; et si certain dessein que j'ai dans la tête pouvoit réussir, je te donnerois à choisir d'elle, ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin? Ah, ah! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon.

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la Baronne; il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritiere considérable, mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Eh! à quoi la Baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais,

veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu ! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix ! paix ! tu vas voir le manege que je vais faire avec celle-ci. Ah ! palsembleu ! laisse-moi rire, Crispin, laisse-moi rire ; quand j'en devrois être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCENE II.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Ah ! ah ! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame ; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés ?

MADAME PATIN.

Oui, oui ; je m'en souviens ; et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame ! ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur?

LISETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant! le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, et on en a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà.

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*au Chevalier.*) Eh bien! monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Tête-bleu! madame, que c'est une incommode parente que cette Baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de la succession!

LISETTE, *bas à madame Patin.*

Le frippon! la Baronne est sa parente comme je la suis du grand Mogol.

MADAME PATIN.

Ecoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je lui veux rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par maniere de conversation: elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avois faits pour elle.

MADAME PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame! Eh! jarnonce! quand il diroit vrai pour la Baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre niece?

CRISPIN.

Oh! patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siecle où les beaux esprits sont tout-à-fait communs, au moins.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, ils m'ont conté que le Marquis des Guerets avoit donné les vers en question à une petite Grisette; que l'abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour sa maîtresse; et que deux de ces pauvres femmes s'étoient malheureusement pour elles trouvées avec la Baronne, ou il s'étoit passé une scene des plus divertissantes.

MADAME PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER

Comment, madame? vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal? et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne, ne vous font point pâmer de rire?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Je creve, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter; il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jugerois bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de ce petit passage? (*il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? (*il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? (*il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah! madame, vous ne m'aimiez plus, puisque vous êtes insensible au cromatique dont cet air est tout rempli.

MADAME PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée!

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

J'etois une des actrices de cette scene que vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous, madame?

MADAME PATIN.

Moi-même; et c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne, et moi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, madame: oui, je sens bien que, pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

MADAME PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme!

LE CHEVALIER.

Ah! madame, que je mérite peu....

MADAME PATIN.

Ah! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit! Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de M. Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la Justice, et je me ferai la plus sanglante affaire....

MADAME PATIN.

Non, non, Chevalier, laissez-le en repos; le pauvre homme sera que trop malheureux de ne

me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, si j'avois trouvé mon beau-frere chez lui; heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je respire! Je viens donc de l'échapper belle, madame?

MADAME PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh! fi, madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paye incessamment: madame, je vous en conjure...

MADAME PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.

SCENE III.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LABRIE.

LABRIE.

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle.

MADAME PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCENE IV.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'y aviez demandé.

MADAME PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me voulez, outre que j'ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

MADAME PATIN.

Quelle affaire, monsieur? l'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais on nous a fait parler à M. Migaud et à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquise.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances? C'est à vous à

en faire ; et il n'y a pas à hésiter même.

MADAME PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée ! Ah ! vraiment, on voit bien que vous ne savez gueres les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par-là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN.

Des articles ! des articles ! Ah ! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles ! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

MADAME PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premièrement il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

MADAME PATIN.

Modestement !

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement. En robe, cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

MADAME PATIN

Oh ! pour l'article de la queue, je suis déja sa très humble servante, et je ne rognerois pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT, *continuant de lire.*

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN.

Un laquais de garde, monsieur ! un laquais de

garde ! il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, *continuant.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout surtout. Ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourroit.

M. SERREFORT

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*continuant.*) Quand la marquise sera visible...

MADAME PATIN.

Eh ! fi, monsieur, ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame, mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer ?

MADAME PATIN.

Par son écuyer ! monsieur, par son écuyer ! Oh ! vraiment, il faut attendre, à faire cet accommodement, que j'aie un écuyer comme elle; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer ! Etes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît? et ne songez-vous pas...

MADAME PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous

prie. Je n'aime pas les disputes; et pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'est, votre entêtement continue, il est désormais impossible de vous corriger; et vos manieres me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

MADAME PATIN.

Comment donc, monsieur, quels avis? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu! madame, j'en sais plus que je n'en voudrois savoir.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son pere l'ait souffert sans ressentiment.

MADAME PATIN.

Quel discours est-ce là? Que voulez-vous dire? suis-je une déréglée, s'il vous plaît? Ecoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez; prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Ecoutez, madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve. Je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos nôces. Je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espece de marquis plus gueux peut-être que votre Chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi; mais nous ne de-

meurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

MADAME PATIN.

Oh bien! monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, monsieur Serrefort; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh! ventrebleu! madame, j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment; je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

MADAME PATIN.

Et pour moi qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vîte, et de ne pas regarder derriere vous.

M SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

MADAME PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCENE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh! bon dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persécuter, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

MADAME PATIN.

N'est-il pas vrai?

LISETTE

Parceque monsieur le Chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, madame.

MADAME PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE

Bon! quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le Chevalier ne vienne à connoître monsieur Serrefort, et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin?

SCENE VI.

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plaît-il, madame?

MADAME PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame?

MADAME PATIN.

Non, va vîte; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il seroit à propos qu'il rendît au plutôt à madame la Baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

MADAME PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je lui dirai, madame.

SCENE VII.

CRISPIN.

Oh çà! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà M. le chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille Baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite fille; il y a quelque chose à dire à ce ui-là. La justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre. Mon-

sieur le Chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que madame la Baronne ne voulût qu'un mari, je serois son fait aussi-bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien. Madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; et si ce n'étoit que vous donnez des commissions à mon pere, à mon cousin, et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencements j'ai cru qu'elle se moquoit; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin.

Madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont monsieur le Chevalier lui a dit avoir affaire ; et il viendra ici dans une petite demi-heure, avec son notaire : c'est l'ordre de Madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse !

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces sans en avoir été prié !

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent gueres.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'aie préparé à leurs desseins.

M. SERREFORT.

Comment donc, qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du Chevalier que madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compere, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh ! ventrebleu ! ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle a fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle

votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déja dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu ne vinsses?

LISETTE.

Non, mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie „ sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable!

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vîte, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Le Chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

MADAME PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le Chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, et il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accommoderois guere, pour moi, d'un homme comme monsieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Eh! mort de ma vie, vous êtes toujours sur des épines.

MADAME PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusques-là le Chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

MADAME PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma niece?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le

plus de plaisir, d'épouser le Chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne personne!

MADAME PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage. Mais, qu'est-ce que ceci? La Baronne, à l'heure qu'il est! Eh! grand dieu! n'en serai-je jamais défaite?

SCENE III.

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bon soir, madame.

MADAME PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déja la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame; où est donc monsieur le Chevalier?

MADAME PATIN.

Monsieur le Chevalier, madame? Monsieur le Chevalier n'est pas toujours chez moi; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, madame, et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh, vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai

bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh, çà, çà, détalez, s'il vous plaît, ma mie, et allez voir là-dehors si j'y suis.

MADAME PATIN.

Comment donc? Que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne! vous avez peur.

MADAME PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux, des épées! Madame, venez-vous ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN.

Moi, madame, prendre une épée! Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je vous veux tuer, moi.

MADAME PATIN.

Eh! bon dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

MADAME PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier, il est à moi, ce chevalier, aussi-bien que mon moulin, et c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

MADAME PATIN.

Quoi! madame, c'est mônsieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, madame; il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

MADAME PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

MADAME PATIN.

Ah! je suis morte. Au voleur! à l'aîde! on m'assassine.

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grace, grace, madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

MADAME PATIN.

Holà, Jasmin, Labrie, Lafleur, Lajonquille, La-

pensée, mes laquais mon portier, mon cocher, holà!

LISETTE.

Eh! paix, madame! Quel vacarme faites-vous-là?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gnia, madame? Morguenne! à qui en avez-vous? Comme vous gueulez!

MADAME PATIN.

Ah! mes enfants! jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

MADAME PATIN.

Eh bien, là! madame la Baronne, descendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne!

LISETTE.

Ne faites pas du bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oseroit tirer l'épée! Merci de ma vie! je m'en vais chercher le Chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Eh! madame!

SCENE IV.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh! laisse-la faire, Lisette! J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison ; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

MADAME PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre ; et quand le Chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui ; et je crois que si je n'avois appelé du secours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse ? Je m'étonne que vous ayiez été si pacifique.

MADAME PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

MADAME PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCENE V.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah ! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon pere.

MADAME PATIN.

Comment donc, ma niece, que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma tante! qu'on est malheureuse d'être fille d'un pere comme celui-là!

MADAME PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma tante? Il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime. Marton, la fille de chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du jardin.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma niece, qu'a fait votre pere?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

MADAME PATIN.

Il ne l'a pas frappé peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais, ce qui me fâche le plus, c'est que mon pere m'a donné ces deux soufflets devant lui.

MADAME PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, et j'ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma niece, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce Monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante ; vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma niece! Il ne faut pas manquer cette affaire, faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son intendant, et il doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée, mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma niece. Dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation! Mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

MADAME PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez monsieur Migaud; la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever; et je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la premiere à l'approuver.

MADAME PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ah! monsieur, vous voilà? Qui vous a déja dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident! c'est ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, morblen! la petite brune!

LUCILE.

Voilà ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante?

CRISPIN.

Aie, aie, aie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

MADAME PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma niece?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avois prié mademoiselle votre niece de...

MADAME PATIN.

Quoi! monsieur, il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma tante, que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante : vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN.

Ah! ma pauvre niece, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur; c'est le plus sûr.

MADAME PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, et se proposer le même jour d'enlever ma niece?

LUCILE.

Quoi, ma tante...

MADAME PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh, parbleu! je voudrois bien pour la rareté du fait qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

MADAME PATIN.

Pourquoi nous choisissois-tu l'une et l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

MADAME PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Eh! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

MADAME PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre niece?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colere.

LUCILE.

Hé! seriez-vous pour cela moins coupable? en serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

MADAME PATIN.

Eh! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma niece?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur; quand les dames querellent long-temps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, *à Lucile.*

Ah! petite coquette, ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante! il n'aimeroit que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi, qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh! mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader, fasse un effort sur elle-même, et me cede à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point ne sera pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat; mais j'aimerois mieux que ma niece fût morte que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma tante, voilà mon pere que j'entends.

MADAME PATIN.

Cachez-vous vîte, monsieur le chevalier.

SCENE VII.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah! ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le Chevalier que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, et c'est ce même Chevalier que mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui sans moi seroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je? C'est le même homme que j'ai trouvé chez moi!

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi, monsieur! en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur, au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCENE VIII.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à madame Patin.*

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n'ai point perdu de temps.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Voilà ma main, monsieur; et dès demain, je vous épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma niece.

M. MIGAUD.

Ah! madame, que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article, et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIN, *au Chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma niece, perfide!

LUCILE, *au Chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh

bien! monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

LA
FEMME D'INTRIGUES,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

30 janvier 1692.

ACTEURS.

MADAME THIBAUT, femme d'intrigues.
GABRILLON, sa servante.
LABRIE, cousin de Gabrillon.
LARAMEE, fourbe, sous le nom de Cléante, son capitaine.
JOLICŒUR, soldat de Cléante.
LE MAÎTRE A CHANTER.
LE MAÎTRE A DANSER.
DORISE, précieuse.
ANGELIQUE, fille déguisée en homme.
LE JEUNE COMTE.
MADEMOISELLE GOGO.
CHAMPAGNE, ami de Laramée.
ERASTE, officier.
ARAMINTE, prétendue femme d'Eraste.
LE CHEVALIER, amant d'Araminte.
LE MARQUIS.
LE COCHER.
DORANTE.
MELINDE, femme de Dorante.
LEANDRE, leur fils.
M. DUBOIS.
M. DE LA PROTASE, poëte.
ORGON.
ARDALISE, sa femme.
LISETTE, leur servante.
LE PETIT DRAGON, neveu de Gabrillon.
MADAME TORQUETTE, marchande de marée.
CASCARET, laquais.

La scene est à Paris.

LA FEMME D'INTRIGUES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LABRIE, GABRILLON.

GABRILLON.

Ah! vous voilà donc, à la fin. Bonjour, monsieur de Labrie.

LABRIE.

Bonjour, cousine : que me veut ta maîtresse? On m'a dit à l'auberge qu'elle avoit envoyé me chercher. La besogne donne-t-elle? car elle ne m'emploie que lorsqu'il y a ici des affaires à tout rompre.

GABRILLON.

Les grands génies ne se mettent pas à tous les jours.

LABRIE.

Ecoute, ne pense pas rire : tout homme qui travaille pour madame Thibaut ne doit pas être un sot. Malpeste! il se fait ici les plus belles affaires de Paris : voulez-vous des charges, des offices, des em-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

travers de la noce, et que madame Thibaut lui paroît un parti de douze mille livres de rente, et cela en attendant encore une succession de vingt mille écus.

LABRIE.

Oh! l'affaire change bien de face.

GABRILLON.

Il ne sait point qu'elle a demeuré au Marais, et il y a si peu qu'elle loge dans ce quartier-ci, que personne ne s'est encore apperçu de la ruse que je vais t'apprendre. Ce logis a deux issues. Par la petite porte, elle est ce qu'elle a coutume d'être; elle se mêle d'intrigues, fait des mariages, prête sur gages; et par la porte cochere, elle est veuve d'un conseiller de Bretagne, qui depuis quelques jours est venue s'établir à Paris. Comme on lui donne à vendre des nippes de toutes parts, la magnificence des meubles, la richesse des pierreries, et l'abondance de vaisselles d'argent que le Capitaine voit dans ce logis, lui font paroître ma maîtresse un des meilleurs partis de la robe.

LABRIE.

La fine mouche! Eh! dis-moi un peu, comment t'a-t-elle connue?

GABRILLON.

Par aventure: ne connoissons-nous pas tout le monde par aventure, nous autres?

LABRIE.

Mais encore, que veut-elle de mon petit ministere?

GABRILLON.

Tu ne le sais pas?

LA BRIE.

Qui me l'auroit dit?

GABRILLON.

On ne t'a donc pas donné sa lettre?

LA BRIE.

Non, vraiment! on m'a dit simplement qu'elle vouloit me parler.

GABRILLON.

Comment diantre! va vite te la faire rendre, et reviens sur tes pas; on pourroit la décacheter, et l'on y verroit trop le caractere de ma maîtresse, et le tien.

LA BRIE.

Tu as raison, cela me décrieroit à l'auberge. De quoi diantre s'avise-t-elle de confier ces choses au papier?

GABRILLON.

Ne perds point de temps en réflexions, et songe à réparer la faute qu'elle a faite.

LA BRIE.

Je ferai diligence, ne te mets pas en peine.

GABRILLON.

Par où vas-tu? sors par la grande porte, tu abrégeras ton chemin de la moitié.

LA BRIE.

Fort bien.

SCENE II.

GABRILLON.

Monsieur de la Brie est un trésor pour madame Thibaut, et madame Thibaut est un petit Pérou pour monsieur de la Brie, et je ne sais pas comment ils pourroient se passer l'un de l'autre. La voici qui revient de la ville; quel équipage pour une femme qui couche en joue un parti de cent mille écus!

SCENE III.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

Je n'en puis plus, donne-moi une chaise.

GABRILLON.

Vous vous tuez.

MADAME THIBAUT *lui donne ses coiffes.*

Ote-moi cela.

GABRILLON.

Vous voilà tout en eau.

MADAME THIBAUT.

Porte ce paquet dans ma chambre; prends garde à ce coulant : mets cette montre sur ma table, et sur-tout aie soin que ce collier ne s'égare point.

GABRILLON.

Mais où avez-vous donc dîné? il est quatre heures.

MADAME THIBAUT.

A peine ai-je eu seulement le loisir de manger un morceau chez une de mes amies.

GABRILLON.

Eh! que ne quittez-vous ce gueux de métier? C'est bien à vendre des hardes, ma foi, que vous gagnez le plus.

MADAME THIBAUT.

Ton cousin, monsieur de la Brie, est-il venu?

GABRILLON.

Oui, madame, il s'en est retourné même.

MADAME THIBAUT.

Il s'en est retourné! Il faut qu'il soit fou; y a-t-il un moment à perdre? Cléante revient aujourd'hui de Versailles : quelques mesures que je prenne pour paroître à ses yeux ce que je ne suis pas, avec le

temps tout se sait, et si je ne l'oblige à m'épouser avant qu'il soit deux jours, peut-être ne l'épouserai-je jamais.

GABRILLON.

Mon cousin va revenir, ne vous emportez pas.

MADAME THIBAUT.

Monsieur de la Brie devient furieusement libertin ; a-t-on écrit les gens qui sont venus me demander ?

GABRILLON.

Oui madame.

MADAME THIBAUT.

Qui sont-ils ?

GABRILLON *tirant de sa poche un agenda.*

Monsieur l'abbé Castoret, qui a envoyé deux fois.

MADAME THIBAUT.

L'abbé ?

GABRILLON.

Monsieur l'abbé Castoret.

MADAME THIBAUT.

Celui-là vous étoit recommandé, sans doute, puisque vous le nommez des premiers. Monsieur l'abbé Castoret vous auroit-il, par quelque petit bénéfice, mise dans ses intérêts ?

GABRILLON.

Lui, madame ?

MADAME THIBAUT *lui arrachant l'agenda.*

Donnez cela. L'abbé Castoret, puisqu'il est tant de vos amis, dites-lui que le prieur Coffard n'est pas dans la volonté de le mettre en possession de rien, qu'aux conditions qu'il sait : ce major de milice est-il venu ?

GABRILLON.

Oui, qui peste comme un beau diable de voir que rien n'avance.

MADAME THIBAUT.

Est-ce ma faute, si le commis de qui dépend son affaire a révoqué sa maîtresse ; qu'il prenne des mesures d'ailleurs : car pour moi je n'avois que ce canal là. Comment mettez-vous là ? cet homme tout nu.

GABRILLON.

Dame, je ne sais pas son nom : c'est ce grand homme tout déguenillé, à qui vous avez promis un emploi dans les gabelles.

MADAME THIBAUT.

Qui, ce jeune fou qui a joué et mangé tout son bien ?

GABRILLON.

Justement.

MADAME THIBAUT.

Eh ! a-t-il dit qu'il reviendroit ?

GABRILLON.

Oui.

MADAME THIBAUT.

Oui ? eh bien ! dites-lui qu'il n'y a rien à faire pour des commissions qu'à l'autre bail, à moins qu'il n'épouse cette fille dont je lui ai parlé : encore faut-il que dès le lendemain de ses noces, il la laisse à Paris, pendant qu'il ira faire sa commission au fond du Périgord.

GABRILLON.

Bon ! comme s'il ne voudra pas l'emmener ?

MADAME THIBAUT.

Oh ! je lui conseille d'avoir des volontés, messieurs les fermiers lui donneront des femmes pour les emmener ; il n'a qu'à s'y attendre. Un homme pour un privilege : concernant quoi ce privilege ?

GABRILLON.

Je ne sais ce qu'il chante : il dit qu'il a trouvé l'invention de faire un fard à l'épreuve de tous les

temps, des couleurs qui, une fois seulement appliquées sur un teint, durent autant que la peau ; en un mot, il se vante d'avoir trouvé le secret de farder un visage à fresque.

MADAME THIBAUT.

Oh ! oh ! celui-là va avoir bien de la pratique.

GABRILLON.

Vraiment il n'y sauroit suffire ; à l'heure que je vous parle, il a sept ou huit douzaïnes de visages à rendre avant qu'il soit la fin de la semaine.

MADAME THIBAUT.

Vous deviez bien écrire sa demeure.

GABRILLON.

Oh ! que je m'en ressouviendrai bien : c'est quelque part vers cette rue Saint-Martin ; rien n'est plus facile de le trouver : il n'y a qu'à demander le peintre sur cuir, ou la manufacture des visages.

MADAME THIBAUT.

A propos de la rue Saint-Martin, vous êtes-vous souvenue d'aller à ce messager de Rouen, savoir si ce quartier de veau de riviere, ce muid de cidre, ces pots de noix confites, et ces deux témoins sont arrivés ?

GABRILLON.

Il n'y a encore que les témoins de venus : comme l'affaire presse, et qu'il faut du temps pour les instruire, on a cru....

MADAME THIBAUT.

Belle avance ! comme si le procureur voudra recevoir l'un sans l'autre : je ne vois point ici que ce maître à danser, ni ce maître de musique soient venus !

GABRILLON.

Voici le maître à danser.

MADAME THIBAUT.

Va vîte serrer toutes ces hardes pendant que je lui parlerai.

SCENE IV.

MADAME THIBAUT, LE MAITRE A DANSER.

MADAME THIBAUT.

Eh bien ! avez-vous été chez cette petite personne ? notre financier attend la réponse avec impatience.

LE MAITRE A DANSER.

Je sors de chez elle.

MADAME THIBAUT.

Lui montrez-vous à danser ?

LE MAITRE A DANSER.

Non.

MADAME THIBAUT.

Vous n'avez donc pas dit à la mere que c'étoit vous qui montriez à cette marquise de leur voisinage, qui, à cinquante ans, danse le menuet aussi proprement qu'une fille de quinze ?

LE MAITRE A DANSER.

Pardonnez-moi, vraiment.

MADAME THIBAUT.

Sait-elle que c'est vous qui montrez la sarabande au petit bichon de madame la maréchale ?

LE MAITRE A DANSER.

Oui, mais tout cela ne sert de rien.

MADAME THIBAUT.

Et la raison, s'il vous plaît ?

LE MAITRE A DANSER.

La raison ? la raison, est qu'ils ne veulent donner qu'un louis par mois.

MADAME THIBAUT.

Et c'est là ce qui vous arrête ? avez-vous perdu l'esprit, dites-moi ? quoi regarder à un louis quand il s'agit d'en gagner trente ! avec cette belle conduite-là, je veux vous voir bientôt réduit à vendre le cheval que je vous ai fait donner par le milord pour avoir. . . . ne me faites pas parler.

LE MAITRE A DANSER.

Ne me faites pas parler vous-même ; et comptez, quoiqu'il puisse arriver, que je ne montrerai jamais pour une pistole : ce seroit le moyen de me décrier.

MADAME THIBAUT.

Vraiment, mon petit ami, vous faites bien le renchéri depuis que je vous ai donné les moyens de vous faire un des syndics de la danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ma foi, madame, dans toutes les affaires que nous avons faites ensemble, vous avez gagné plus que moi, et je n'ai point rendu de billet dont vous ne vous soyez fait payer le port.

MADAME THIBAUT.

Voilà encore une veste et une cravate, que vous n'auriez jamais eues sans moi.

LE MAITRE A DANSER.

Oui, fort bien, vous me payez de vieilles nippes qui vous restent, et vous gardez l'argent comptant.

MADAME THIBAUT.

Monsieur le maître à danser !

LE MAITRE A DANSER.

Madame la. . . .

SCENE V.

MADAME THIBAUT, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE A CHANTER.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Qu'est-ce donc que tout ceci? vous voilà tous deux en colère.

MADAME THIBAUT.

J'ai bien sujet d'y être; et si la musique est aussi déraisonnable que la danse, je n'aurai qu'à pendre l'intrigue au croc.

LE MAITRE A CHANTER.

Comment donc? lui est-il arrivé quelque disgrace qui le dégoûte du commerce? n'auroit-il su prendre le temps que son écoliere étoit seule? un pere seroit-il survenu, un rival, un mari?... Expliquez-vous donc si vous voulez; à gens de notre profession, il ne peut guere arriver de pire accident, que je sache.

LE MAITRE A DANSER.

Si l'on vouloit vous contraindre à montrer à chanter pour la moitié moins que vous n'avez coutume de prendre, de bonne foi le feriez-vous?

LE MAITRE A CHANTER.

Oui, si je trouvois d'ailleurs quelque profit plus considérable.

MADAME THIBAUT.

Ne voilà-t-il pas ce que je dis? dans toutes les affaires dont je lui ai donné la conduite, je voudrois bien savoir s'il s'est tenu à une pistole.

LE MAITRE A CHANTER.

Vous vous moquez, je crois.

MADAME THIBAUT.

Il n'a jamais fait de marché, seulement.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce avec les écoliers qu'on en fait? c'est avec ceux qui nous les donnent.

MADAME THIBAUT.

Avez-vous parlé à ce vieux commandeur pour cette petite marchande dont la mere est si surveillante ?

LE MAITRE A CHANTER.

Oui, mais je ne lui montrerai point.

MADAME THIBAUT.

A l'autre : ils ont tous deux résolu de me faire enrager, je pense.

LE MAITRE A DANSER.

Je suis ravi de n'être pas seul de mon sentiment.

LE MAITRE A CHANTER.

Non, ce n'est point l'argent qui m'arrête.

MADAME THIBAUT.

Eh ! quelle raison pouvez-vous donc avoir ?

LE MAITRE A CHANTER.

Elle ne veut apprendre que des airs de l'opéra.

MADAME THIBAUT.

Ne nous voilà pas mal.

LE MAITRE A CHANTER.

De quoi me serviroit donc l'heureux génie que le ciel m'a donné pour la composition ?

MADAME THIBAUT.

Il faut le laisser là, cet heureux génie, et s'accommoder au génie des autres.

LE MAITRE A CHANTER.

Je vous baise les mains : je fais de la musique, c'est mon métier ; et tous les commandeurs du monde ne me feroient pas montrer à de petites filles qui ne veulent point apprendre de mes airs, et les trouver plus beaux que ceux de l'opéra même.

MADAME THIBAUT.

Voilà un étrange entêtement!

LE MAITRE A DANSER.

Et moi, je verrois crever tous les financiers du royaume, plutôt que d'apprendre à danser à leurs maîtresses pour une pistole.

MADAME THIBAUT.

Quelle extravagance!

LE MAITRE A CHANTER.

Je trouve qu'il est de fort bon sens, moi.

LE MAITRE A DANSER.

Vous me paroissez avoir grande raison.

MADAME THIBAUT.

Diantre soit des impertinents; mais, finissons: vous y perdrez tous deux plus que qui que ce soit. Çà, cette lettre?

LE MAITRE A DANSER.

La voilà.

MADAME THIBAUT.

Le portrait, vous?

LE MAITRE A CHANTER.

Le voici.

MADAME THIBAUT.

Cette bourse?

LE MAITRE A DANSER.

Tout à l'heure.

MADAME THIBAUT.

Cette attache de diamants.

LE MAITRE A CHANTER.

Je vous la vais donner.

MADAME THIBAUT, *reprenant la bourse.*

Au moins, le compte y est?

LE MAITRE A DANSER.

Pour qui me prenez-vous?

MADAME THIBAUT.

Eh ! je vous connois, vous ne seriez pas le premier du métier, qui ayant ordre de faire un présent à une dame, auroit en homme habile partagé le différend par la moitié.

LE MAITRE A DANSER.

Vous êtes en colere, serviteur.

LE MAITRE A CHANTER.

Je n'ai plus rien à vous que ce petit enfant sans pere, dont la mere est morte il y a quinze jours. La nourrice doit le rapporter, vous trouverez bon que je vous l'envoie.

MADAME THIBAUT.

Oh ! pour ce bijou-là, vous n'aurez qu'à le garder ; c'est le fruit d'une intrigue où vous avez eu plus de part que moi.

LE MAITRE A CHANTER.

Nous verrons pourtant à qui il demeurera : je ne vous dis pas adieu.

MADAME THIBAUT.

Peste soit de la danse et de la musique ! sans les travers qu'ont ces gens-là, quelle fortune ne pourroient-ils point faire !

SCENE VI.

MADAME THIBAUT, LABRIE.

MADAME THIBAUT.

Eh bien ! monsieur de Labrie, vous savez les services dont j'ai besoin ?

LABRIE.

J'ai vu tout cela d'un coup-d'œil.

MADAME THIBAUT.

Eh ! que vous en semble ?

LABRIE.

Cela est bon, cela réussira, nous en viendrons à bout.

MADAME THIBAUT.

Il y a cent pistoles à gagner.

LABRIE.

Cent pistoles ! ce n'est guere : il y a ouvrage et ouvrage, voyez-vous. Si nous n'avions qu'un bourgeois à duper, ce ne seroit pas une grosse affaire : j'en entreprendrai, moi qui vous parle, à dix pistoles pièce, tant que vous voudrez ; mais, lorsqu'il s'agit de tromper un capitaine, c'est une besogne diablement vétilleuse.

MADAME THIBAUT.

Combien voudriez-vous donc, monsieur de Labrie.

LABRIE.

Vous-même, je vous en fais juge : tenez, le seul personnage du notaire, si je ne le faisois pas moi-même, me reviendroit à moi, sans les buvettes, à plus de cent pistoles. Malpeste, on ne vient pas à bout des gens de cette profession à si bon marché que vous le croiriez bien.

MADAME THIBAUT.

Vous serez content de moi, monsieur de Labrie.

LABRIE.

Je vais donc me préparer ?

MADAME THIBAUT.

Allez.

SCENE VII.

DORISE, MADAME THIBAUT.

DORISE.

Il y a quinze jours, madame, que j'épie l'occasion de pouvoir vous entretenir en particulier, ce que je n'ai pu trouver jusqu'aujourd'hui.

MADAME THIBAUT.

Vous prenez encore bien mal votre temps, madame.

DORISE.

Je n'ai que deux mots à vous dire.

MADAME THIBAUT.

Voyons donc vîte, de quoi s'agit-il ?

DORISE.

D'un brevet de bel esprit, madame. Cela vous surprend !

MADAME THIBAUT.

Je vous avoue, madame, qu'avant que d'avoir eu l'honneur de vous voir, je n'avois point encore ouï dire qu'il y eût de beaux esprits à brevets.

DORISE.

C'est que pour m'exprimer à vous, madame, d'une maniere plus élégante, je me suis servi du figuré ; mais, à parler au propre, cela veut dire que je postule une place à l'académie.

MADAME THIBAUT.

Vous, madame, une place à l'académie ! Oh, je crois que vous dites encore cela au figuré.

DORISE.

Pourquoi pas, madame, une place à l'académie ? parceque je suis femme, peut-être ? Oh, si

vous le prenez-là, c'est notre vrai ballot que les ouvrages de langue.

MADAME THIBAUT.

Des femmes à l'académie! Oh, il faudroit donc du moins se garder de leur donner des jetons; car, au lieu de travailler au dictionnaire, elles joueroient à l'ombre ou à la bassette.

DORISE.

S'il est besoin de faire preuve de beau génie, graces au ciel, il court dans le monde des sonnets et des madrigaux de ma façon, qui ont fait dire à plus d'un connoisseur, qu'en matiere de poésie je ne pouvois manquer d'être bel esprit à la premiere promotion.

MADAME THIBAUT, *à part.*

La folle!

DORISE.

Pour la prose, c'est en quoi j'excelle: je travaille à mettre en beau langage le code, le protocole des notaires, et le praticien françois.

MADAME THIBAUT, *à part.*

Qu'elle est divertissante!

DORISE.

Par mon moyen, on parlera dorénavant au palais comme on parle à la cour.

MADAME THIBAUT.

Fort bien.

DORISE.

Les exploits, les ajournements personnels, les décrets et les sentences de mort, seront écrits de ce petit style gai, coupé, enjoué et fleuri, dont on écrit les historiettes et les romans.

MADAME THIBAUT, *à part.*

Vous verrez que c'est cette précieuse dont on me parla hier.

DORISE.

Il n'y aura point de bel esprit qui ne veuille avoir vingt procès ; et l'on plaidera moins à l'avenir par nécessité, que par galanterie.

MADAME THIBAUT.

Le merveilleux génie de femme !

DORISE.

Croiriez-vous bien, madame, que je ne me suis fait séparer de corps et de bien d'avec mon pénultieme mari, que parcequ'il m'étourdissoit tous les jours de quelque barbarisme du palais?

MADAME THIBAUT.

Votre pénultieme mari, Madame ! vous avez donc été marié bien des fois?

DORISE.

J'en suis à ma cinquieme édition.

MADAME THIBAUT.

Oh ! que vous n'en demeurerez pas là : belle et jeune comme vous êtes, pour peu que votre mari soit vieux, vous serez bientôt réimprimée.

DORISE.

Adieu, madame. Vous qui connoissez tant de gens, faites, je vous prie, qu'on glisse dans le monde quelques mots en faveur de mes ouvrages, pour me procurer la place que je souhaite.

MADAME THIBAUT.

Fort bien. Fut-il jamais une plus extravagante créature? Mais apparemment, Cléante ne peut pas tarder à venir ; allons changer d'habit, et donner ordre à ce qu'il faut pour le recevoir en veuve de qualité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LARAMÉE, JOLICOEUR.

LARAMÉE.

Présentement que nous sommes seuls, viens que je t'embrasse, mon pauvre Jolicœur.

JOLICOEUR.

Quoi ! c'est là Laramée ?

LARAMÉE.

Lui-même.

JOLICOEUR.

Laramée, sérgent dans la compagnie de Cléante ?

LARAMÉE.

C'est lui-même, te dis-je ; reculeras-tu toujours ?

JOLICOEUR.

Eh ! qui diable t'auroit reconnu ? tu sors d'un carrosse magnifique, et tu es vêtu comme un colonel.

LARAMÉE.

J'ai mes raisons.

JOLICOEUR.

Oh ! je n'en doute pas. Mais enfin, que fais-tu à Paris, aurois-tu déserté ?

LARAMÉE.

Toi-même, que faisois-tu devant la porte de ce logis? Lorsque je t'ai vu, je mourois de peur que tu ne m'allasses donner du Laramée devant mes gens; c'est pourquoi, je t'ai promptement entrainé ici. J'ai pris le nom de notre capitaine, je me fais appeler Cléante, et je suis gascon comme lui.

JOLICOEUR.

Me crois-tu assez indiscret pour appeler Laramée un homme qui a un carrosse et quatre laquais? Combien y a-t-il de gens à Paris, qui, comme toi, ont un bon équipage, et qui seroient bien fâchés qu'on les appelât par leur premier nom?

LARAMÉE.

Que dis-tu de ce logis?

JOLICOEUR.

Pourquoi me demandes-tu cela?

LARAMÉE.

Quand tu voudras, ce sera ton auberge.

JOLICOEUR.

Comment donc!

LARAMÉE.

J'en épouse la maitresse.

JOLICOEUR.

Tout de bon!

LARAMÉE.

La trouves-tu passablement logée?

JOLICOEUR.

Comment diable! voilà une chambre magnifique.

LARAMÉE.

Qu'appelles-tu une chambre? ce n'est qu'une salle à breland pour les laquais: la maitresse de ce logis est une femme de qualité, veuve d'un

conseiller de Bretagne, qui a amassé des biens considérables, et qui, de crainte de dépenser un sou, s'est laissé mourir de faim. Que je vais faire honneur aux acquêts du défunt! Je veux par ma magnificence immortaliser à jamais cette humeur sobre et laborieuse dont il étoit doué.

JOLICOEUR.

Eh! comment as-tu fait cette connoissance?

LARAMÉE.

Ma foi, mon pauvre Jolicœur, j'ai tenté fortune. Prévenu que, pour prendre une femme, un carrosse est un merveilleux trébuchet, j'ai donné dans l'équipage, et je me suis jeté dans le grand monde. Après quelques aventures, mon bonheur m'a conduit ici, et il ne s'est peut-être pas encore vu un plus beau coup de sympathie. Crois-tu qu'à la premiere conversation la dame me trouvant de l'esprit, elle se sentit tout émue de tendresse pour moi; et moi la voyant riche et toute brillante de pierreries, je me trouvai pour elle tout de flamme?

JOLICOEUR.

Mais de ton équipage, qui en fait la dépense?

LARAMÉE.

Notre capitaine, sans le savoir.

JOLICOEUR.

T'auroit-il envoyé en recrue?

LARAMÉE.

Tu l'as dit.

JOLICOEUR.

Combien t'a-t-il donné?

LARAMÉE.

Deux mille écus.

JOLICOEUR.

Combien en as-tu déja dépensé pour toi?

LARAMÉE.

Près de sept cents pistoles.

JOLICOEUR.

Sur six cents pistoles, en dépenser sept cents, voilà une belle économie!

LARAMÉE.

Cela te surprend, et tu verras que rien n'est plus facile quand tu sauras la chose. Premierement, je dois faire douze soldats, je n'en ferai point.

JOLICOEUR.

Voilà déja un gain assez considérable sur le premier article.

LARAMÉE.

Je devois payer pour lui quatre cents pistoles à son drapier, je n'en ferai encore rien.

JOLICOEUR.

Oh! il y a là-dessus plus de la moitié de profit.

LARAMÉE.

J'ai ordre de lui faire faire deux habits par son tailleur, de les payer comptant; je les prends à crédit, et je m'en sers.

JOLICOEUR.

Oh! pour celui-là, il y a de l'usure.

LARAMÉE.

Il ne faut point être scrupuleux, Jolicœur, quand on veut faire sa fortune.

JOLICOEUR.

Oh! tu es comme il faut être.

LARAMÉE.

Mon ami, ce n'est pas là mon coup d'essai.

JOLICOEUR.

Il y paroît.

LARAMÉE.

Je n'ai pas toujours été soldat, et tel que tu me vois, j'ai fait rouler pendant cinq ou six ans un fort bon carrosse à Paris.

JOLICOEUR.

Je t'ai vu un temps que tu n'en avois pas de fort beaux restes.

LARAMÉE.

Que veux-tu, les gens qui ne vivent que par machines sont sujets à ces sortes de revers. Mon adresse et mon savoir faire m'avoient mis dans le monde dans une assez belle situation: mais mon bonheur m'y fit des jaloux; on me suscita des affaires; je m'enrôlai pour me garantir des brutalités de la justice.

JOLICOEUR.

Parle bas, quelqu'un vient.

LARAMÉE.

Fais-toi mener chez moi par un de mes laquais. Je veux prendre de tes conseils pour m'assurer cette fortune.

SCENE II.

MADAME THIBAUT, LARAMÉE, GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

Quoi! vous êtes ici, Cléante, et je n'en suis pas avertie!

LARAMÉE.

Je donnois des ordres à un de mes sergents, et regardois la beauté de votre salle.

MADAME THIBAUT.

Vous me trouvez donc meublée à votre goût?

LARAMÉE.

Je n'ai encore rien vu de mieux entendu, de plus riche, ni de plus superbe que votre appartement.

MADAME THIBAUT.

Oh! pour superbe, non; cela n'est que propre.

En faut-il tant pour une veuve? Qu'est-ce, Gabrillon?

GABRILLON.

Votre notaire, madame, qui vous apporte des papiers à signer.

MADAME THIBAUT.

Oh! dites-lui qu'il vienne une autre fois.

LARAMÉE.

Eh! madame, que je ne sois pas cause...

GABRILLON.

Bon! le voilà qui entre.

SCENE III.

MADAME THIBAUT, LARAMÉE, GABRILLON, LABRIE, *en notaire.*

MADAME THIBAUT.

Eh! monsieur, vous prenez bien mal votre temps.

LABRIE.

Quel temps faut-il donc prendre, madame? ou vous êtes en compagnie, ou vous êtes en affaires.

MADAME THIBAUT.

Croiriez-vous bien, monsieur, que cet homme-là donne cinquante mille écus à ses enfants? aussi il gagne tout ce qu'il veut.

LABRIE.

Tout ce que je veux, madame! cela étoit bon autrefois; mais aujourd'hui, pour épargner les frais d'un contrat, la plupart des gens se marient sous seing privé.

GABRILLON.

Pour moi, je ne serai pas à la peine de frauder

le notariat; car vous m'avez promis que vous ferez mon contrat de mariage *gratis*.

LABRIE.

Çà, commencerons-nous, madame?

MADAME THIBAUT.

Croyez-moi, remettons la chose à une autre fois.

LABRIE.

Nous aurons fait dans un moment. Monsieur voudra bien...

LARAMÉE.

Madame me désobligeroit de...

LABRIE.

Il n'y a que quatre baux, cinq quittances, et deux contrats de constitution: en voulez-vous la lecture?

MADAME THIBAUT.

Le ciel m'en préserve!

LARAMÉE, *à part.*

Deux contrats de constitution!

LABRIE.

A propos, je trouve à placer vos deux mille pistoles sur un jeune homme de famille, qui les emploiera à se faire un bon équipage pour donner dans la vue à la veuve d'un partisan. Nous ferons mention dans le contrat de l'emploi des deniers. Cela est bon, mon clerc est venu vous le dire.

MADAME THIBAUT.

J'ai changé de sentiment. On me doit faire un remplacement de douze mille francs, je veux placer le tout ensemble.

LARAMÉE.

Ce sont trente-deux mille livres; j'ai gens en main qui s'en accommoderont.

LABRIE.

J'ai votre fait aussi, madame, et notre pis aller

sera de les prêter pour un nouvel établissement d'Opéra. Autrefois qu'ils ne donnoient qu'une piece en tout un an, je ne l'aurois pas conseillé : et fi ! ils ne gagnoient pas de l'eau. Mais présentement qu'ils en donnent tous les mois, quand vous seriez ma sœur, je ne pourrois pas en conscience vous indiquer une meilleure hypotheque.

LARAMÉE.

Selon. Il faut savoir qui fait la musique, premièrement, et que quelque riche négociant mette son nom et son paraphe au bas du contrat de constitution.

MADAME THIBAUT.

Nous parlerons de cela quand on m'aura envoyé mon argent : mais aujourd'hui que faut-il faire pour me débarrasser de vous ?

LABRIE.

Signer tous ces papiers, madame.

MADAME THIBAUT.

Passons donc dans mon cabinet. (*à Laramée.*) Au moins voulez-vous bien me permettre...

LARAMÉE.

Madame...

MADAME THIBAUT.

Entrez dans ma chambre ; je vous rejoins dans un moment.

LARAMÉE.

Non, madame ; je n'ai point été chez moi depuis mon retour de Versailles, j'ai quelques ordres à donner.

MADAME THIBAUT.

Qu'on vous revoie donc bientôt, je vous prie.

LARAMÉE.

Le plutôt qu'il me sera possible. (*à part.*) Je suis plus pressé de conclure qu'elle ne pense.

SCENE IV.

MADAME THIBAUT, LABRIE.

MADAME THIBAUT.

Monsieur le capitaine a pris l'hameçon; il ne faut pas lui donner le temps de se reconnoître.

LABRIE.

Laissez-moi faire, tout ira bien. N'ai-je pas fait le notaire à merveille?

MADAME THIBAUT.

Assurément.

LABRIE.

Il ne m'en manque que la charge, car j'ai d'ailleurs toutes les parties nécessaires pour faire un parfait habile homme.

MADAME THIBAUT.

Voici quelqu'un, laisse-nous.

SCENE V.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

On vous demande là-bas.

MADAME THIBAUT.

Qui?

GABRILLON.

Une dame, qui veut acheter le carrosse qui est sous votre remise.

MADAME THIBAUT.

Comment! va lui dire qu'il n'est pas à vendre: ne

vois-tu pas qu'il me fait honneur, et que Cléante le prend pour être à moi? Ecoute, si cette maîtresse des comptes à qui il appartient venoit ici, ne va pas lui dire qu'on le marchande.

GABRILLON.

Oui. Mais ce jeune officier qui a déja les chevaux, et qui n'attend plus qu'après l'argent du carrosse pour achever son équipage, s'accommodera-t-il de cela?

MADAME THIBAUT.

Qu'il s'en accommode, s'il veut! Ne voudrois-tu pas que j'allasse préférer ses intérêts aux miens? Va, va, te dis-je... Mais, que me voudroit ce jeune gentilhomme?

SCENE VI.

MADAME THIBAUT, ANGELIQUE, *en homme.*

ANGÉLIQUE.

Bon jour, madame.

MADAME THIBAUT.

Monsieur, votre servante.

ANGÉLIQUE.

Touchez-là.

MADAME THIBAUT.

Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Touchez-là, vous dis-je, je veux faire amitié avec vous.

MADAME THIBAUT.

Ce me seroit bien de l'honneur.

ANGÉLIQUE.

Et à moi bien du profit. Comment, diable! on dit que la fortune et vous, vous êtes les deux doigts

de la main, qu'elle vous met à même des emplois, et que vous rendez heureux qui bon vous semble!

MADAME THIBAUT.

Je ne ferai jamais tant de bien que je souhaiterois d'en faire.

ANGÉLIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous que je n'en fasse l'épreuve. Vous voyez un jeune homme tout frais sorti de l'académie, qui cherche à entrer dans le monde; mais qui aimeroit mieux n'y mettre jamais le pied, que de n'y pas entrer par une belle porte.

MADAME THIBAUT.

Il y en a plusieurs: il ne s'agit là-dessus que de consulter votre inclination. Voulez-vous être de robe, ou d'épée?

ANGÉLIQUE.

De robe! regardez-moi bien; ai-je l'air d'un écolier en droit? D'épée, morbleu, d'épée, s'il en fut jamais; on a toujours porté les armes dans ma famille.

MADAME THIBAUT.

Si c'est dans le service que vous souhaitez d'entrer, je ne puis rien pour vous.

ANGÉLIQUE.

Vous ne pouvez rien faire pour moi?

MADAME THIBAUT.

Pas cela. Les emplois de la guerre ne sortent point de ma boutique. J'en suis fâchée, quoiqu'au fond c'est bien dommage qu'un joli homme comme vous aille à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Lorsqu'on est né l'épée au côté, je crois que partout ailleurs un homme de mon âge fait une sotte figure.

MADAME THIBAUT.

Vous êtes riche?

ANGÉLIQUE.

Je suis tout l'opposé.

MADAME THIBAUT.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

Bon, bon, tant pis; quand on a de la naissance et de la valeur, le service donne le reste.

MADAME THIBAUT.

Oui, mais pas toujours. Croyez-moi, mon beau gentilhomme, ne méprisez point mes conseils; il y a tant de femmes qui ne s'appliquent uniquement qu'à réparer dans une jeunesse indigente le tort que lui fait la fortune: tâchez de vous associer avec quelque riche veuve. Quand un équipage est en désordre, il vaut mieux, pour le remettre, avoir recours à sa femme qu'à l'usurier.

ANGÉLIQUE.

Moi! prendre une femme! oh! qu'en ferois-je?

MADAME THIBAUT.

Ce que tous les autres jeunes gens qui épousent des femmes déjà surannées en font, leurs intendantes et leurs fermières. Si vous voulez, avant qu'il soit deux jours, je vous livre la veuve d'un marchand de marée, qui me persécute pour lui trouver un joli mari. Si le parti vous accommode, elle vous mettra à la tête de vingt-cinq mille livres de rente.

ANGÉLIQUE.

Une femme de vingt-cinq mille livres de rente! le joli poste pour un jeune homme, si cela n'obligeoit point à résidence!

MADAME THIBAUT.

Qu'appelez-vous résidence? Un homme de votre qualité est-il fait pour passer ses jours comme un bourgeois, cousu aux jupes de sa femme? On passe

six mois à l'armée, de là l'on revient à Paris. Madame y est-elle, on va à la cour; vient-elle à la cour, on retourne à Paris: de maniere qu'en tout un an, un mari n'aura pas donné quarante jours à sa femme. Est-il, à le bien prendre, une plus douce condition? Où trouverez-vous encore un métier dont le travail de six semaines suffise pour vous défrayer de toute l'année?

ANGÉLIQUE.

Six semaines auprès d'une femme! ne comptez-vous cela pour rien?

MADAME THIBAUT.

Ouais! vous êtes donc bien libertin?

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous? chacun a son foible, et celui-là n'est pas le mien.

MADAME THIBAUT.

Vous ne voyez donc pas une femme?

ANGÉLIQUE.

Je les verrois toutes, si elles étoient toutes faites comme toi.

MADAME THIBAUT.

Eh! monsieur, vous n'y pensez pas.

ANGÉLIQUE.

La folle, qui ne reconnoît pas Angélique.

MADAME THIBAUT.

Mademoiselle Angélique! et qui vous reconnoîtroit dans cet équipage? Allez-vous courir le bal?

ANGÉLIQUE.

Une affaire bien plus sérieuse me met en campagne.

MADAME THIBAUT.

Une affaire sérieuse! cela ne m'a point encore paru.

ANGÉLIQUE.

Si j'ai dit des folies, et que je ne me sois pas d'a-

bord fait connoître à toi, ce n'étoit que pour faire l'épreuve de mon déguisement ; s'il a pu te tromper, il pourra bien en tromper d'autres.

MADAME THIBAUT.

Vous avez l'air tout-à-fait cavalier. Mais encore, quelle affaire...?

ANGÉLIQUE.

Une affaire de jalousie.

MADAME THIBAUT.

Une affaire de jalousie?

ANGÉLIQUE.

Je ne suis jalouse que de la bonne sorte, et je te jure que c'est sans être amoureuse moi-même.

MADAME THIBAUT.

Je le veux croire ; mais pourtant ce déguisement....

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai pris que pour m'introduire dans une maison où mon perfide chevalier donne des rendez-vous à ma rivale. Il me dit tous les jours qu'il ne la voit point ; et sous prétexte d'aller jouer, ils se trouvent ensemble dans le logis en question. J'y vais ce soir à la faveur de cet habit : je les observerai de près, j'étudierai jusqu'à leurs moindres gestes ; et si le cœur m'en dit, je les frotterai tous deux comme tous les diables.

MADAME THIBAUT.

Et tout cela sans être amoureuse?

ANGÉLIQUE.

Oui, je te jure ; mon dessein n'est que de décrier ma rivale par une aventure d'éclat.

MADAME THIBAUT.

Vous ferez aussi parler de vous. Etes vous folle, dites-moi?

ANGÉLIQUE.

Non. D'accord, je ne suis pas trop sage; mais je serois fâchée de l'être assez pour changer de résolution.

MADAME THIBAUT.

Le chevalier ne vous le pardonnera jamais; et voilà le vrai moyen de rompre tout-à-fait avec-lui.

ANGÉLIQUE.

La rupture est certaine de maniere ou d'autre; et il me semble qu'en finissant une intrigue, c'est une espece de consolation, que de gourmer un infidele.

MADAME THIBAUT.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Mais... Tes discours sont inutiles, je ne suis point ici pour prendre de tes conseils, j'y viens pour te demander de l'argent.

MADAME THIBAUT.

De l'argent à moi?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon enfant. A moins que de jouer dans la maison du rendez-vous, on y fait mauvaise figure, et je prétends la faire bonne.

MADAME THIBAUT.

Vous allez y briller, je vous en réponds.

ANGÉLIQUE.

Voilà un diamant de cent pistoles, prête-m'en cinquante, je te prie, je t'en paierai bien l'intérêt.

MADAME THIBAUT.

Vous vous moquez, je crois: il y a heureusement cinquante pistoles dans ma bourse.

ANGÉLIQUE.

Je te suis obligée. Quand je devrois les perdre,

je ferai beau bruit pour mon argent, et tu entendras parler de moi.

MADAME THIBAUT.

Adieu, mon beau cavalier, adieu.

SCENE VII.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

Madame?

MADAME THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il y a?

GABRILLON.

J'attendois que ce jeune monsieur fût sorti, pour vous dire que cette nourrice est là-bas, qui fait un vacarme enragé, et qui veut à toute force que nous reprenions cet enfant.

MADAME THIBAUT.

Et pourquoi la laisser entrer? la porte n'étoit-elle pas fermée?

GABRILLON.

Tant de gens vont et viennent...

MADAME THIBAUT.

Viens, viens, suis-moi. Madame la nourrice n'a qu'à se bien tenir, elle trouvera à qui parler.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

Ma foi, madame, il n'est rien tel que de faire du bruit, et d'avoir bonne tête. La pauvre nourrice, étourdie de vos discours, et intimidée de vos menaces, reporte l'enfant au Maître de musique, et je crois que nous en sommes tout-à-fait débarrassées.

MADAME THIBAUT.

Je ne sais: le Maître de musique est un mutin qui me fera peut-être assigner pour le reprendre: mais au pis aller, j'ai des amis, et je me tirerai bien d'affaire.

GABRILLON.

Vraiment, vous tenez toute la justice dans votre manche; et voilà encore un nouvel appui que vous allez avoir au Palais.

MADAME THIBAUT.

Qui? ce fou d'Eraste, qui, pour se raccommoder avec sa famille, a quitté l'épée pour la robe, et d'officier, s'est fait apprenti magistrat: c'est un homme d'un grand poids!

GABRILLON.

Il deviendra comme les autres. Oh, diantre, madame, il va vivre désormais en honnête homme, son laquais dit qu'il va se marier.

MADAME THIBAUT.

C'est donc pour cela qu'il cherche une toilette?

GABRILLON.

Apparemment.

MADAME THIBAUT.

Il faut aller chez cette marquise, qui mourut dernièrement, savoir quand on fera son inventaire.

GABRILLON.

Il n'y aura point de toilette à cet inventaire, madame; et je ne crois pas qu'on fasse d'inventaire, même.

MADAME THIBAUT.

Et la raison?

GABRILLON.

Cette marquise a tout donné pendant sa vie. Il faut entendre là-dessus ses héritiers, ils ne délabrent pas mal sa réputation.

MADAME THIBAUT.

Ce sont de bons impertinents, de la vouloir noircir: une femme qui ne s'est occupée pendant tout le cours de sa vie qu'à fonder des carrosses à perpétuité à de jeunes gens de naissance, que la nécessité mettoit hors d'état d'en avoir. Ah! Gabrillon, l'étrange chose que le monde! quelque bien que l'on puisse faire aux uns, on est presque toujours blâmé par les autres. Voici Cléante: qu'on dise à tout le monde que je n'y suis pas.

SCENE II.

MADAME THIBAUT, LARAMÉE, GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

N'avez-vous plus d'ordres à donner? et peut-on s'assurer de vous posséder autant de temps qu'on le souhaite?

LARAMÉE.

Je vous consacre tous les moments de ma vie, madame; et si les affaires du régiment m'empêchoient d'être tout à vous, je me casse moi-même, et je remets ma compagnie.

MADAME THIBAUT.

Il me semble qu'on parle du départ.

LARAMÉE.

Que fait cela, madame? homme de cour et de qualité comme je suis, je ne pars que quand il me plaît. Je passe à Paris des demi étés *incognito*. Je joins l'armée le jour d'une action; cela fini, je reviens triomphant mettre à vos pieds toute ma gloire, et vous sacrifier ma fortune.

MADAME THIBAUT.

Je ne crains rien tant que votre éloignement.

LARAMÉE.

Ah! ma princesse, que je suis heureux si ma présence...

MADAME THIBAUT, *à Gabrillon.*

Que veut-on? Ne vous avois-je pas dit de ne laisser entrer personne?

GABRILLON.

Ce n'est pas vous, madame, qu'on demande, c'est un essonflé qui veut parler à monsieur.

LARAMÉE.

Un essouffié? que veut-elle dire?

GABRILLON.

C'est une façon de courier, qui arrive de votre garnison, peut-être.

LARAMÉE.

Un courier, mais cela ne se peut. Qui lui auroit dit que je suis chez vous, madame?

GABRILLON.

C'est pourtant bien vous qu'il demande. C'est un de vos laquais qu'il a trouvé à votre logis, qui l'a amené ici. Tenez, le voilà. Le reconnoissez-vous?

SCENE III.

LARAMÉE, MADAME THIBAUT, GABRILLON, CHAMPAGNE.

LARAMÉE.

Eh! cadédis, c'est Champagne, le valet de chambre de mon pere. Que viens-tu m'annoncer, mon pauvre diable?

CHAMPAGNE.

Je suis mort, monsieur.

LARAMÉE.

Apprends-moi vîte...

CHAMPAGNE.

De Bourdeaux à Paris en deux jours! le diable, tout diable qu'il est, n'a jamais fait une telle diligence.

LARAMÉE.

Tu ne veux pas me dire...

CHAMPAGNE.

Votre pere...

LARAMÉE.

Eh bien! mon pere est-il blessé, est-il mort?

CHAMPAGNE.

Rien de tout cela. Il n'entre point de mortalité dans mon message; au contraire, je suis un porteur de nouvelles toutes tissues d'alégresse; c'est pour votre mariage qu'on m'envoie.

LARAMÉE.

Mon mariage? Ah! madame, mon pere sauroit-il nos affaires?

CHAMPAGNE.

Comment donc vos affaires avec madame? Vous alliez donc prendre une femme jusqu'à nouvel ordre?

LARAMÉE.

Insolent! voudrois-tu bien te taire?

CHAMPAGNE.

Et vous, voudriez-vous bien venir vous hotter? Les jours sont courts pour un homme qu'on attend à souper à cent cinquante lieues d'ici; il n'y a pas un moment à perdre.

LARAMÉE.

Veux-tu toujours me parler énigme?

CHAMPAGNE.

Vous parler de souper, c'est vous parler énigme? il faut n'avoir ni faim ni soif pour n'entendre pas cela. Tenez, voyons si vous comprenez mieux les choses par écrit.

LARAMÉE.

Tu as une lettre?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur.

LARAMÉE.

Eh! que ne me la donnes-tu donc? fais vite. Que me voudroit mon pere?

MADAME THIBAUT, *bas.*

J'en suis plus en peine que lui.

GABRILLON, *bas.*

Je tremble.

LARAMÉE *lit.*

« Mon fils,

« Je ne saurois vous donner de plus fortes preu-
« ves de mon amitié qu'en vous donnant Ismene
« pour épouse. »

MADAME THIBAUT, *bas.*

Qu'entends-je?

GABRILLON, *bas.*

Madame!

LARAMÉE, *continuant.*

« J'espere qu'après que vous l'aurez vue, vous
« avouerez comme moi que les cent mille livres
« qu'elle vous apporte en mariage sont moins à es-
« timer que sa beauté. »

MADAME THIBAUT, *bas.*

Ah, ciel!

GABRILLON, *bas.*

Quel contre-temps!

LARAMÉE, *poursuit.*

« Prenez la poste dès qu'on vous aura rendu ma
« lettre, et comptez que quelque diligence que
« vous fassiez, vous aurez peine à satisfaire l'impa-
« tience de ceux qui vous attendent.

« Votre affectionné pere,

« LE MARQUIS DE CLÉANTE. »

LARAMÉE, *après avoir lu.*

Madame, quel coup de foudre!

CHAMPAGNE.

Cela rompt vos mesures; mais il faut suivre l'ordre.

MADAME THIBAUT.

Eh bien! Cléante, qu'allez-vous faire?

LARAMÉE.

Renvoyer cet homme à mon pere, madame, lui promettre tout, et revenir sur mes pas; me mettre, si vous voulez, hors d'état de faire ce qu'on veut de moi.

SCENE IV.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

C'en est fait, Gabrillon, toutes nos précautions vont peut-être devenir inutiles.

GABRILLON.

Diantre soit du maudit courier! Si j'avois su cela, je me serois bien gardée de le faire entrer. Mais voici votre nouvel appui du palais.

SCENE V.

MADAME THIBAUT, ERASTE, GABRILLON.

ERASTE.

Bon jour, ma chere madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Eh! comme vous voilà bâti, quelle métamorphose!

ÉRASTE.

Est-ce que tu ne trouves pas que j'ais bon air en manteau?

MADAME THIBAUT.

Ma foi non. Vous êtes trop sérieux, et je trouve qu'un plumet étoit mieux votre fait qu'un rabat.

ÉRASTE.

Je n'y renonce pas tout-à-fait, et je le reprendrai quelquefois.

MADAME THIBAUT.

Pourquoi donc vous défaire de vos nippes? Que voulez-vous que je fasse de ces deux écharpes que votre laquais m'a apportées ce matin?

ÉRASTE.

Je veux les vendre ou les troquer. J'ai besoin d'une belle toilette, et je prétends que mes écharpes m'indemnisent de cette dépense.

MADAME THIBAUT.

Vous vous sentez déja des mauvaises impressions de l'habit de bourgeois. Vous devenez ménager.

ÉRASTE.

Je m'en avise un peu tard, ma pauvre madame Thibaut; et, ma foi, ce n'est qu'à mon corps défendant; mais j'ai fait tant de dépenses, que sans le bien de ma vieille tante, je me trouverois aujourd'hui fort embarrassé.

MADAME THIBAUT.

C'est elle qui vous marie, apparemment?

ÉRASTE.

Tu l'as devinée.

MADAME THIBAUT.

Mais je vous trouve bien hardi de prendre une femme sans me consulter.

ÉRASTE.

Sans ma tante, je m'en aurois pris une que de ta main.

MADAME THIBAUT.

Quand épousez-vous?

ÉRASTE.

Dès demain.

MADAME THIBAUT.

Et vous ne tremblez pas?

ÉRASTE.

Pourquoi trembler? C'est une veuve des plus modestes; et la conduite que tout le monde sait qu'elle a eue avec son premier mari m'est caution de celle qu'elle aura avec moi.

MADAME THIBAUT.

Voilà de fort bons préjugés.

ÉRASTE.

Songe donc à mes écharpes.

MADAME THIBAUT.

Pour vos écharpes, j'en attends réponse; je les ai envoyées chez une provinciale qui s'en accommodera, je pense. Je ne sais quelle inclination elle a pour ces sortes de nippes; mais elle achete plus d'écharpes et de nœuds d'épée que de coiffes et d'éventails.

GABRILLON.

Madame, voilà ces deux écharpes qu'on renvoie, madame la Baronne n'en achete plus. Elle s'est jetée depuis quelques jours dans le goût des petits collets.

MADAME THIBAUT.

Nous ne lui vendrons donc plus que de la batiste?

ÉRASTE.

Comment ferons-nous pour la toilette?

MADAME THIBAUT.

Si nous trouvions moyen d'en faire une des deux écharpes? Déploie un peu cela, Gabrillon.

ÉRASTE.

Comment?

MADAME THIBAUT.

Attendez, j'ai là-dedans une étoffe d'or qui vient parfaitement bien avec ce point d'Espagne; je vais la chercher.

GABRILLON.

Madame est une femme qui s'entend à tout.

ÉRASTE.

Elle a des talents admirables.

GABRILLON.

Vous le savez par expérience. Mais quelqu'un monte ici, et madame n'y veut pas être ; il faut que j'aille dire qu'elle est sortie.

SCENE VI.

ERASTE.

Je suis le plus trompé du monde, si ce n'est ma maîtresse avec un jeune homme. Que vient-elle faire ici ? Voici un endroit propre pour me cacher, je ne tarderai pas à en être éclairci.

SCENE VII.

ARAMINTE, GABRILLON, LE CHEVALIER, ERASTE, *caché*.

GABRILLON.

Mais, madame, ma maîtresse n'y est pas, vous dis-je.

ARAMINTE.

Tu te moques de moi, ma bonne ; si elle n'y est pas, elle reviendra, et nous avons tout le loisir de l'attendre.

ERASTE, *à part.*

Je ne me trompois pas, c'est elle-même.

GABRILLON.

Puisque vous voulez attendre, je vais le dire à ma maîtresse.

ARAMINTE.

Nous ne la tiendrons guere : dis-lui seulement qu'une dame lui veut parler. Si je vous avois cru, Chevalier, il m'auroit fallu attendre seule, et vous seriez demeuré dans le carrosse.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de femmes connoissent toute la terre : sait-on ce qui peut arriver ?

ARAMINTE.

Ah ! Chevalier, que peut-il m'arriver de plus fâcheux que de n'être pas avec vous autant de temps que j'en ai l'occasion ?

ÉRASTE, *à part.*

Ce début n'est pas mal.

SCENE VIII.

MADAME THIBAUT, ARAMINTE, ERASTE, LE CHEVALIER.

MADAME THIBAUT.

Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

ARAMINTE.

On m'a dit, ma bonne, que tu savois quelquefois des carrosses à vendre.

MADAME THIBAUT.

Quelle sorte de carrosse voudriez-vous, madame ?

ARAMINTE.

Un petit carrosse coupé.

MADAME THIBAUT.

Pour monsieur, peut-être ?

LE CHEVALIER.

Justement : en sauriez-vous un ?

MADAME THIBAUT.

Si vous n'en étiez pas si pressé, je connois un jeune homme qui s'est brouillé depuis peu avec la femme d'un banquier : s'ils ne se raccommodent pas, son carrosse sera bien votre fait.

ARAMINTE.

Que tient-elle là? une écharpe! Elle est belle, vraiment ; cela servira bien à m'acquitter de la discrétion que vous me gagnâtes hier, Chevalier.

ÉRASTE, *bas.*

Mon écharpe !

LE CHEVALIER.

Je ne prétends pas cela, madame.

ARAMINTE.

Et moi, je le prétends : elle est à vendre, apparemment?

LE CHEVALIER.

Non, je n'y consentirai jamais.

ARAMINTE.

Eh ! mon frere, que vous faites le badin !

ÉRASTE.

Son frere! et de quel côté?

ARAMINTE.

Je le veux, vous dis-je ; ne me la donneras-tu pas bien pour quinze pistoles ?

ÉRASTE.

Madame, l'écharpe est à moi, vous en donnerez ce qu'il vous plaira.

ARAMINTE.

Ah, ciel !

ÉRASTE.

Adieu, madame. Je vais remercier ma tante, et l'informer que vous avez un frere, que toute votre famille ne savoit pas que vous eussiez.

MADAME THIBAUT.

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est la veuve qui a si bien vécu avec son premier mari.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout ceci, madame.

ARAMINTE.

Ah! Chevalier, il y a pour en mourir. Un homme que je devois épouser demain, de qui la tante faisoit ma fortune.

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est là cet Éraste? J'avois raison de vouloir demeurer dans le carrosse.

ARAMINTE.

Ah! je n'en puis plus.

MADAME THIBAUT.

Passez dans ma chambre, madame, pour vous reposer un moment.

SCENE IX.

LE MARQUIS, GABRILLON.

LE MARQUIS.

Bon jour, la belle enfant, pourroit-on dire un mot à votre maîtresse?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je lui parle.

GABRILLON.

Ce ne sera pas de long-temps, du moins.

LE MARQUIS.

Quand je devrois l'attendre jusqu'à minuit.

GABRILLON.

Vous attendrez tant qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

LE MARQUIS.

Voilà une fille qui me parle bien cavalièrement. Est-il possible qu'elle ne reconnoisse pas à mes allures que je suis homme de qualité?

SCENE X.

LE MARQUIS, LE COCHER.

LE COCHER.

Par votre permission, monsieur, n'est-il point monté ici un monsieur et une madame?

LE MARQUIS.

Ah! mon enfant, c'est toi qui m'as mené cette nuit au bal, je pense; pourquoi n'es-tu pas venu me reprendre?

LE COCHER.

Ah! serviteur, mon prince: ma foi, je vous demande pardon, ce n'est pas ma faute. Ces deux grosses femmes que vous me dîtes de voiturer m'ont fait courir jusqu'à dix heures du matin, et encore ne m'ont-elles rien baillé pour boire.

LE MARQUIS.

Mon valet-de-chambre t'a payé?

LE COCHER.

Je ne lui demande rien.

LE MARQUIS.

Et où as-tu remené ces dames?

LE COCHER.

Ces dames, monsieur? J'ai mis l'une au bout d'une rue dans le Marais, et l'autre à la porte des grands Augustins. Il y a comme cà des especes de

dames qu'on ne remene jamais jusque chez elles, et je menons plus de celles-là que des autres.

LE MARQUIS.

Cela ne fait pas honneur à vos voitures.

LE COCHER.

Bon! de l'honneur, qu'en ons-je affaire, pourvu que je trouvions notre compte? On a, morbleu! biau dire : tant que j'aurons des glaces de bois, et qu'on ne verra le jour que par une lucarne, je ne manquerons pas d'être employés.

LE MARQUIS.

Ah! que tu sens le vin!

LE COCHER.

C'est que j'en ai bu.

LE MARQUIS.

N'as-tu point de honte? au lieu de t'enivrer, ne vaudroit-il pas mieux t'acheter un habit?

LE COCHER.

Cela ne dépend pas de moi.

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE COCHER.

Qu'un honnête homme, pour m'engager au secret, me donne quelque argent, ne dit-il pas, Tiens, mon enfant, voilà pour boire?

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COCHER.

Je ne puis pas, en conscience, aller contre l'intention du fondateur. Il faut que je boive d'obligation. Si vous me voulez fonder chopine, par exemple...

LE MARQUIS.

De tout mon cœur; tu m'as assez diverti pour bouteille.

LE COCHER.

Grand merci, monsieur, grand bien vous fasse!

SCENE XI.

LE MARQUIS, GABRILLON, LE COCHER.

GABRILLON.

Que fais-tu ici, maroufle? tes gens attendent là-bas après toi, on te cherche dans tous les cabarets de la rue.

LE COCHER.

Je vais m'y rendre, afin qu'on m'y trouve.

GABRILLON.

Ma maîtresse va venir tout-à-l'heure, monsieur.

LE MARQUIS.

Qu'elle tarde tant qu'il lui plaira; tiens-moi seulement compagnie, je l'attendrai sans impatience.

GABRILLON.

Vous êtes trop honnête, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, Dieu me damne. Je m'accommode de tout, moi. Ce cocher même m'a réjoui, et ta conversation vaut bien la sienne.

GABRILLON.

Voici madame.

SCENE XII.

MADAME THIBAUT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Serviteur, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Monsieur, je suis votre très humble servante.

LE MARQUIS.

Savez-vous que le bruit de votre réputation a percé jusqu'à la cour, et qu'il a pénétré jusqu'à moi?

MADAME THIBAUT.

Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service?

LE MARQUIS.

Vous ne le devinerez jamais.

MADAME THIBAUT.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Je viens vous prier... je vois qu'il faut franchir le mot, de m'aider à faire une sottise.

MADAME THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur.

LE MARQUIS.

Quatre marquis de mes amis, que vous avez enlacés, m'ont mis en goût d'en faire autant. A la vérité, les épouses que vous leur avez données ne sont pas belles; mais, mort de ma vie! elles sont bonnes; la plus gueuse a...

MADAME THIBAUT.

Je vous entends; vous voudriez une douairiere, peut-être?

LE MARQUIS.

Vous l'avez dit. Souvent on a pour rien ce qu'un autre a payé bien cher. Vous me regardez?

MADAME THIBAUT.

Je crois avoir l'honneur de vous connoître.

LE MARQUIS, *bas.*

Cela se peut.

MADAME THIBAUT.

Je vous ai vu quelque part.

LE MARQUIS.

Les gens de ma qualité se voient par-tout.

MADAME THIBAUT.

Je ne saurois dire où.

LE MARQUIS.

A l'armée, peut-être?

MADAME THIBAUT.

A l'armée, moi?

LE MARQUIS.

C'est donc à la cour?

MADAME THIBAUT.

A la cour! Non, je ne vais guere en ce pays-là.

LE MARQUIS.

Ah! j'y suis, madame Thibaut; vous m'avez vu dans mon carrosse: il est remarquable, oui, mon carrosse; et je suis autant connu de tout Paris par mon équipage, qu'estimé de la cour par mes manieres.

MADAME THIBAUT.

Vous avez raison, je rappelle mes idées; c'est dans votre carrosse que je vous ai vu.

LE MARQUIS.

En avez-vous remarqué la beauté?

MADAME THIBAUT.

Il n'est rien de mieux entendu.

LE MARQUIS.

Je donne toujours dans le beau; j'ai des chevaux, morbleu! qui tourneroient sur la pointe d'une épée, un cocher qui a du poitrail, et pour le moins une once et demie de barbe. Pour moi, j'ai toujours aimé cela. Un cocher qui remplit bien son siege, et qui a tous ses crins, donne un merveilleux relief à la surface d'un équipage.

MADAME THIBAUT.

Sur-tout quand le reste y répond.

LE MARQUIS.

Eh mais ! j'ai deux grisons, un coureur, et quatre autres laquais : ce ne sont pas des géants, à la vérité, mais de larges bassets qui ne meublent point trop mal le derriere d'un carrosse : pour le dedans, c'est moi qui l'occupe. Je ne sais si je suis d'une tournure à faire dire que le poisson dément la coquille.

MADAME THIBAUT.

Bien loin de cela, vous m'avez tout l'air de bien jouer le premier rôle d'un équipage. Voilà une jolie tabatiere.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'elle étoit boîte à mouche. Je l'ai prise ce matin sur la toilette d'une duchesse, avec qui je suis en pourparler de faveurs.

MADAME THIBAUT.

Elle est magnifique, vraiment. Mais çà, voyons, puisqu'il s'agit de vous marier, peut-on savoir, monsieur le Marquis, à combien peut monter votre revenu ?

LE MARQUIS.

Si mon intendant étoit là ; car nous autres gens de qualité, nous ne nous piquons guere de savoir ce que nous avons de bien, cela est trop bourgeois.

MADAME THIBAUT.

Mais encore, à-peu-près ?

LE MARQUIS.

Eh mais ! il me reste du côté de ma mere assez considérablement de bien ; mais comme mon pere m'a laissé encore plus considérablement de dettes, je ne vous ferai le détail que de mon revenu le plus liquide.

MADAME THIBAUT.

C'est bien dit.

LE MARQUIS.

Premièrement, il n'y a point d'année, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne touche sept à huit cents pistoles par les mains de Gaultier, cela en étoffes : mais qu'est-ce que cela fait? ne faut-il pas s'habiller?

MADAME THIBAUT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

De la Picarde, cela peut monter aux environs de deux mille écus, sept mille francs, tantôt plus, tantôt moins.

MADAME THIBAUT.

En toiles et en dentelles?

LE MARQUIS.

Oui, cela l'accommode et moi aussi. A-t-on jamais trop de linge?

MADAME THIBAUT.

Bien loin de cela.

LE MARQUIS.

Croiriez-vous qu'à Jame et à Bequet, tant en chevaux de selle que de carrosse...

MADAME THIBAUT.

C'est-à-dire, monsieur le Marquis, que tout votre revenu est en fonds de crédit.

LE MARQUIS.

Fonds de terre, ou fonds de crédit, qu'est-ce que cela fait? Ne touché-je pas cela tous les ans?

MADAME THIBAUT.

C'est quasi la même chose.

LE MARQUIS.

Mais à quoi rêvez-vous tant, s'il vous plaît?

MADAME THIBAUT.

Je songe à vous bien assortir. Vous êtes un petit-maître, et il y a de petites-maîtresses en ce pays-ci. Si je vous allois donner une femme dont le revenu fût comme le vôtre tout en étoffes, la cuisine seroit bien mal fondée.

LE MARQUIS.

Vous avez raison. Comme j'ai grands fonds de crédit, moi, il faudroit pour diversifier les choses, que la dame eût grands fonds de terre.

MADAME THIBAUT.

Je connois une certaine veuve de marchand de marée qui a plus de quatre cents bonnes mille livres, si vous vouliez vous en accommoder?

LE MARQUIS.

Si je le veux? quatre cents mille livres! Où loge-t-elle? je veux qu'elle me voie dans mon carrosse.

MADAME THIBAUT.

Elle a soixante ans, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous? je prends garde à l'argent, et non pas aux années. Soixante ans? je la trouve jeune; et si quelque chose me chagrine, c'est qu'elle n'en ait pas quatre-vingts. Quand la peut-on voir?

MADAME THIBAUT.

Je vais tout-à-l'heure envoyer chez-elle. Passez ici demain, je vous rendrai réponse.

LE MARQUIS.

A demain matin, soit. Serviteur, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Adieu, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Si je deviens marchand de marée, tu peux compter sur trois cents pistoles.

SCENE XIII.

MADAME THIBAUT.

La fatigante chose que le métier dont je me mêle ! Si j'étois bien sûre de Cléante, je prendrois le parti d'y renoncer ; mais dans l'incertitude de pouvoir réussir dans mes affaires, il est toujours bon de continuer à me mêler de celles de tout le monde.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MADAME THIBAUT, GABRILLON, LE MAÎTRE A CHANTER.

MADAME THIBAUT.

Ah! ah! c'est vous, monsieur; je vous trouve bien hardi de m'avoir renvoyé cette nourrice, et de revenir encore chez moi.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Ah! qu'un ton de colere vous sied mal, madame Thibaut! fi! votre voix ne peut aller jusque-là.

MADAME THIBAUT.

Ecoutez, ne me faites pas prendre mon sérieux là-dessus, je vous prie; j'ai des amis qui...

LE MAÎTRE A CHANTER.

Il ne s'agit plus de cette affaire. La nourrice est contente, et je vous réponds que vous n'en entendrez plus parler.

MADAME THIBAUT.

Je suis bien aise de vous voir raisonnable.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Je le suis devenu de plus d'une maniere, et je sens tout le tort que j'avois de me vouloir brouiller avec vous.

MADAME THIBAUT.

Cela n'est rien, puisque vous revenez de bonne foi.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Je suis raccommodé avec monsieur le Commandeur, je montrerai à sa petite marchande.

MADAME THIBAUT.

Vous prenez le bon parti.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Ils se sont mis à la raison, enfin.

MADAME THIBAUT.

Elle apprendra de vos airs préférablement à ceux de l'Opéra.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Monsieur le Commandeur est entré dans ce goût-là, et je dois lui faire entendre ici dès aujourd'hui un petit concert de ma composition, qui, à ce que je me persuade, achevera de le déterminer. Vous voulez bien nous prêter votre logis?

MADAME THIBAUT.

Vous savez bien que je suis tout au service de monsieur le Commandeur.

LE MAÎTRE A CHANTER.

J'ai si fort compté là-dessus, que j'ai déja donné ordre qu'on apportât tous les instruments de musique dont nous aurons besoin.

MADAME THIBAUT.

Vous avez fort bien fait.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Vous serez charmée de ma musique.

MADAME THIBAUT.

J'en suis persuadée.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Je veux que vous en entendiez par avance un petit échantillon.

MADAME THIBAUT.

Je sais ce que vous savez faire, il n'est pas besoin.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Parbleu! vous l'entendrez en faveur de notre raccommodement.

MADAME THIBAUT.

Dépêchez-vous donc, j'ai quelques ordres à donner avant le concert.

LE MAÎTRE A CHANTER.

La, la, la, la.

Quel objet charmant à mes yeux
Qu'une campagne où tout abonde!
Sur un coteau délicieux
Une vigne fertile enchante tout le monde.
L'abondance plaît en tous lieux.
Mais il n'est rien de plus fâcheux
Qu'une maîtresse féconde.

Eh bien! ce petit couplet, que vous en semble?

MADAME THIBAUT.

Il est fort joli, vraiment.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Et fort vrai, madame Thibaut. Vous le savez, qui ne peut mais de la fécondité en a souvent tout l'embarras.

MADAME THIBAUT.

Ne parlons plus de cela, je vous prie.

LE MAÎTRE A CHANTER.

Jusqu'à tantôt, je ne vous dis pas adieu.

SCENE II.

MADAME THIBAUT.

Je ne suis pas fâchée de son retour : et si mon mariage avec Cléante ne réussit pas, j'ai intérêt de ne point perdre mes créatures. Qu'y a-t-il, Gabrillon?

SCENE III.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

C'est ce jeune officier pour cette vaisselle d'argent.

MADAME THIBAUT.

Si Cléante venoit, par hasard, fais-le monter dans ma chambre par cet escalier dérobé. Je ne voudrois pas qu'il vît tout ce commerce.

GABRILLON.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE IV.

MADAME THIBAUT, LÉANDRE.

LÉANDRE.

A la fin, je t'amene mon pere.

MADAME THIBAUT.

A quoi songez-vous donc? avez-vous perdu l'esprit? Vous m'envoyez de la vaisselle avec ordre de ne la vendre qu'à lui, sans m'avertir de ce qu'il faut dire.

LÉANDRE.

Mon pere va venir, ma chere madame Thibaut. Nous étions ensemble, il a rencontré son procureur à ta porte, il cause avec lui dans son carrosse.

MADAME THIBAUT.

Apprenez-moi donc vite ce que c'est que cette vaisselle, d'où elle vous vient, sur quel pied il faut la lui vendre, et ce que vous voulez que je fasse de l'argent.

LÉANDRE.

Je vais t'en instruire en deux mots. Cette vaisselle est celle de ma mere : tu sais bien que mon pere et elle se sont volontairement séparés, parceque ma mere n'est pas bonne, et que mon pere s'est ennuyé d'être trop bon.

MADAME THIBAUT.

Eh ! vîte, vîte, finissons. Je sais tout cela.

LÉANDRE.

Mais tu ne sais pas que depuis la séparation ma mere a pris le temps que mon pere étoit à la campagne, pour faire enlever de chez lui pour sept à huit cents pistoles de vieille vaisselle, que depuis trois jours elle a troquée pour de la neuve.

MADAME THIBAUT.

C'est donc une maîtresse femme, à ce que je vois ?

LÉANDRE.

Moi, qui suis aussi séparé de mon pere et de ma mere ; car il y a terriblement de séparations dans notre famille...

MADAME THIBAUT.

Cela n'en est quelquefois pas plus mal.

LÉANDRE.

Je n'en suis pas fâché, je te l'avoue.

MADAME THIBAUT.

Dépêchez-vous donc de venir au fait.

LÉANDRE.

M'y voici. Irrité de l'injustice de ma mere, comme je suis de profession à savoir ce que c'est que le droit de représailles, j'ai pris le temps que la bonne dame étoit au bal, j'ai enlevé la vaisselle neuve, je l'ai fait apporter ici. Mon pere en veut acheter, tu vas la lui vendre, et par ce moyen il l'aura à bon marché. La conscience de ma mere ne sera plus chargée de rien, et j'aurai de l'argent pour faire ma compagnie.

MADAME THIBAUT.

Mais si l'affaire vient à être sue, à quoi m'exposez-vous ?

LÉANDRE.

Je prends tout sur moi, ne te mets pas en peine. Il a sur lui trois cents pistoles, qu'il faut toujours prendre à bon compte.

MADAME THIBAUT.

Laissez-moi faire, vous pouvez compter ces trois cents pistoles dans votre poche.

LÉANDRE.

Il en entrera quelques unes dans la tienne. Mais voici mon pere.

SCENE V.

DORANTE, LEANDRE, MADAME THIBAUT, GABRILLON.

DORANTE.

Eh bien! monsieur le capitaine, est-ce madame qui me doit faire si bon marché?

MADAME THIBAUT.

Que vous avez là un honnête gentilhomme, fils, mon cher monsieur! je lui suis vraiment bien obligée de me faire l'honneur de vous amener chez moi.

DORANTE.

D'où vient votre connoissance, madame?

MADAME THIBAUT.

Je connois tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, monsieur.

DORANTE.

C'est un compere qui me dépense bien de l'argent : il est capitaine de dragons, et il vit comme un colonel.

LÉANDRE.

Madame Thibaut le sait mieux qu'une autre. Voulez-vous que nous voyions la vaisselle?

DORANTE.

Je ne viens ici que pour cela; voyons.

MADAME THIBAUT.

Elle est là-dedans : nous y passerons si vous voulez.

DORANTE.

Très volontiers, allons.

MADAME THIBAUT, *à Gabrillon.*

Demeure là, toi, et amuse Cléante en cas qu'il vienne.

SCENE VI.

LISETTE, GABRILLON.

LISETTE.

Ma pauvre Gabrillon, ne sais-tu point ce qu'est devenu ce petit dragon que tu as donné à madame?

GABRILLON.

Non, vraiment : mais c'est mon neveu. S'il a fait quelque sottise...

LISETTE.

Il a jasé mal-à-propos ; on lui a voulu donner le fouet, il s'en est enfui.

GABRILLON.

Ah ! le petit coquin.

LISETTE.

Ne t'inquiete point, Madame le fera chercher.

GABRILLON.

S'il vient ici, je le remenerai par les oreilles. Mais, à propos, il y a long-temps qu'on n'a fait de présents à ta maîtresse ; car il y a pour le moins quinze jours que nous ne t'avons vue.

LISETTE.

En voici un de fraîche date.

GABRILLON.

Ah ! la belle garniture, Lisette !

LISETTE.

Madame Thibaut est-elle ici ?

GABRILLON.

Tu n'as qu'à dire les intentions de ta maîtresse.

LISETTE.

Elle doit venir tantôt ici avec son mari : elle lui a fait croire que vous aviez un très beau bureau à vendre.

GABRILLON.

Eh bien ! que faudra-t-il faire ?

LISETTE.

Eh mais ! comme de coutume, montrer ces dentelles, dire qu'elles sont de hasard.

GABRILLON.

Lui viennent-elles du même marchand dont elle a eu ces beaux habits, ce collier, ces bijoux, et cent

autres choses dont nous avons fait si bon marché à son mari?

LISETTE.

Oh! vraiment non,

GABRILLON.

Elle se fournit donc à plusieurs boutiques?

LISETTE.

Si l'on ne prenoit que chez un marchand, on seroit souvent mal assorti.

GABRILLON.

A combien les faudra-t-il laisser?

LISETTE.

Pour huit ou dix pistoles; car, vois-tu, pour obliger monsieur à les prendre...

GABRILLON.

Qu'il est heureux de trouver de ces hardes-là pour entretenir sa femme à si bon compte! il faut assurément qu'il soit né coiffé.

LISETTE.

N'est-il pas vrai?

GABRILLON.

La bonne conduite de femme! Des dentelles de l'un, des bijoux de l'autre; comme la dépense se partage! cela ne ruine personne, et avec le temps on ne laisse pas d'être des mieux nippées.

LISETTE.

Voici justement ton petit neveu.

SCENE VII.

LE PETIT DRAGON, LISETTE, GABRILLON.

GABRILLON.

Ah, ah, petit coquin! que venez-vous faire ici! d'où vient que vous pleurez?

LE PETIT DRAGON.

Hin, hin, hin, hin.

LISETTE.

Parlerez-vous, petit garçon?

LE PETIT DRAGON.

Laissez-moi là, s'il vous plaît.

GABRILLON.

A qui en a-t-il donc?

LE PETIT DRAGON.

C'est elle, ma tante, qui me fait toujours gronder par Madame.

GABRILLON.

Vous avez fait quelque sottise?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien! ne voilà-t-il pas? Elle vous a déja fait accroire que c'est moi qui ai dit à Monsieur, que Madame se faisoit descendre tous les jours de carrosse dans la cour neuve du palais, et puis qu'elle alloit trouver monsieur le Chevalier, qui l'attendoit vis-à-vis Saint-Barthélemi, dans un fiacre.

LISETTE.

Entendez-vous ce petit coquin?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien! cela est vrai. Mais je ne l'ai pas dit, et si pourtant on me veut faire donner le fouet.

GABRILLON.

Qui, Madame?

LE PETIT DRAGON.

Non, son petit mari.

GABRILLON.

Monsieur?

LE PETIT DRAGON.

Non.

GABRILLON.

Qui donc?

LE PETIT DRAGON.

Hé ! ce vilain Chevalier.

LISETTE.

Ce sera fort bien fait de vous étriller un peu, pour vous apprendre à causer une autre fois.

LE PETIT DRAGON.

Hin ! il s'en repentira.

LISETTE.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE PETIT DRAGON.

Il verra, il verra, si je ne dis pas qu'il a mordu Madame à l'œil.

GABRILLON.

Et moi il me prend envie pour vous apprendre à parler de vous donner le fouet ici avant que de vous remener.

LE PETIT DRAGON.

Ma bonne tante, mettez-moi autre part.

LISETTE.

Oui, il faut le mettre auprès d'une gueuse qui lui fera porter des sabots.

LE PETIT DRAGON.

Je me soucie bien où, pourvu que ce soit avec une femme qui n'ait qu'un mari.

GABRILLON.

Paix, petit coquin. Allons qu'on s'en retourne tout à l'heure et qu'on ne me le fasse pas dire deux fois. Hé bien ! ne le voilà-t-il pas encore qui va pleurer ?

LE PETIT DRAGON.

Monsieur dit qu'il veut que je lui dise tout ce que Madame fait, et Madame dit qu'elle ne veut pas que je lui dise.

LISETTE.

N'êtes-vous pas à Madame ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien ! qu'est-ce que cela fait ?

GABRILLON.

Ce que cela fait? Il faut obéir à Madame, et ne faire rien de tout ce que Monsieur vous commande.

LE PETIT DRAGON.

Oui-dà, cela est bien aisé à dire, vraiment. Si je n'obéis pas à Monsieur, il me donnera le fouet; et si je lui obéis, Madame me le donnera. Le moyen de ne pas l'avoir?

GABRILLON.

Ma pauvre Lisette, remene-le, je te prie, il nous tiendroit ici jusqu'à demain.

LISETTE.

Allons tout à l'heure au logis.

LE PETIT DRAGON.

Non, là, je n'irai pas.

LISETTE.

Vous y viendrez.

LE PETIT DRAGON.

Hé bien! si vous m'y menez de force, j'irai; mais vous verrez si je ne dis pas à Madame que toutes les fois que Picard entre dans votre chambre, vous ne m'envoyez pas quelque part.

GABRILLON.

Voilà un méchant petit fripon!

LE PETIT DRAGON.

J'aurai le fouet, mais je vous ferai bien enrager.

LISETTE.

Je reviendrai peut-être tantôt avec Madame.

SCENE VIII.

GABRILLON, *seule.*

Quelle imprudence à des femmes de se faire servir par des enfants, avec leurs petits Dragons! Je

m'étonne que la mo[illegible]n ait tant duré. Mais que veut cette dame ? Elle paroît bien effarée.

SCENE IX.

MELINDE, GABRILLON, DORANTE.

MELINDE.

Ma mie, ce monsieur dont le carrosse est là-bas, ne seroit-il point ici?

GABRILLON.

Je ne sais pas, madame. Il y a un monsieur là-dedans... Ah! tenez le voilà qui sort

MELINDE *à Dorante.*

Ah! monsieur, j'allois chez vous...

DORANTE, *à part.*

Ma femme dans cette maison!

MELINDE.

Mais voyant là-bas votre carrosse...

DORANTE, *à part.*

Qu'y voudroit-elle faire?

MELINDE.

J'ai fait arrêter le mien.

DORANTE.

Hé bien! qu'y a-t-il?

MELINDE.

Votre fils, monsieur, ... votre fils.

DORANTE.

Hé bien! mon fils, madame, qu'a-t-il fait?

MELINDE.

Il m'a volé cette nuit pour deux mille écus de vaisselle neuve.

DORANTE.

De vaisselle neuve! Ah, le fripon! Il vous l'a volée, et me l'a vendue.

MELINDE.

Vous avez ma vaisselle, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame, j'ai la vôtre neuve, et vous m'avez pris ma vieille; et mon coquin de fils a mon argent sans doute, car je ne le vois plus. Holà! quelqu'un?

GABRILLON, *revenant.*

Que vous plaît-il, monsieur?

DORANTE.

Où est mon fils?

GABRILLON.

Ce jeune monsieur qui étoit avec vous? Le voilà qui descend les montées quatre à quatre. Je ne sais à qui il en a.

DORANTE.

Ah, scélérate! On s'entend ici avec lui pour me fourber: mais je te ferai pendre, et ta maîtresse aussi, sur ma parole.

GABRILLON.

Je m'en vais l'avertir de vos bonnes intentions, monsieur.

DORANTE.

Morbleu, madame, voilà les fruits de votre belle conduite.

MELINDE.

Fort bien. Votre fils m'a volée, et vous vous prenez encore à moi de son déréglement.

DORANTE.

Oui, madame, vous en êtes cause. Seroit-il à la peine de vous voler, si nous étions ensemble, comme nous devrions être? Mais le pere d'un côté, la mere de l'autre; vous me volez ma vaisselle, il vous prend la vôtre, il ne peche que par exemple.

MELINDE.

Oui, je lui ai donné l'exemple, et c'est peut-être vous qui lui avez dit de le suivre.

DORANTE.

Hé, madame! revenez avec moi, c'est le seul moyen de le mettre dans son devoir.

MÉLINDE.

Moi, monsieur, demeurer avec vous?

DORANTE.

Je sais les moyens de vous y forcer quand il me plaira.

MELINDE.

Je sais vos vues. De concert avec mes parens, vous voulez me contraindre à retourner avec vous, ou à choisir un couvent.

DORANTE.

Assurément.

MELINDE.

Et quel parti croyez-vous que je prendrai, monsieur?

DORANTE.

Celui du couvent : votre bizarrerie et vos travers ne me permettent pas d'en douter.

MELINDE.

Tout au contraire.

DORANTE.

Comment? vous reviendrez avec moi?

MELINDE.

Avec vous.

DORANTE.

Avec moi!

MELLNDE.

Oui, avec vous, avec vous; mais, pour vous faire enrager plus que jamais. Je crierai nuit et jour, je chasserai vos valets, j'engagerai vos meubles, je déchirerai vos papiers, je mettrai le feu dans votre logis, et peut-être je ferai pis encore. Voilà sur quel pied, monsieur, je veux retourner avec vous.

DORANTE.

Le Ciel m'en préserve! demeurons plutôt comme nous sommes.

MELINDE.

Non, monsieur, j'y retournerai si vous ne me rendez ma vaisselle.

DORANTE.

Et la mienne, qui me la rendra?

MELINDE.

Si je ne l'ai pas dans deux heures, je fais porter ce soir ma toilette chez vous, et j'y couche.

DORANTE.

Ne vous en avisez pas, j'aime mieux vous renvoyer la vaisselle.

MELINDE.

Vous ferez bien : n'y manquez pas, ou vous m'aurez bientôt à vos trousses.

SCENE X.

DORANTE.

L'esprit du diable est-il pire que celui-là? m'en voilà pour mes trois cents pistoles. Il faut pourtant que la coquine qui a aidé à me tromper.... Ouf! la voici avec un homme d'épée; de peur de quelque inconvénient, allons faire mes plaintes chez un commissaire.

SCENE XI.

MADAME THIBAUT, LARAMÉE.

MADAME THIBAUT.

Quoi! Cléante, je vous revois! Est-il bien vrai que vous me sacrifiez ainsi votre fortune?

LARAMÉE.

Vous le voyez; tout ce que je crains, c'est que quelques parents de conséquence que j'ai malheureusement à la cour, ne cherchent à traverser la passion que j'ai pour vous. Ce coquin de valet de chambre de mon pere est un vieux domestique, espèce de pédagogue; il m'a menacé d'un certain oncle, dont je redoute la conversation: si je lui parle avant notre mariage, que sait-on? Je suis amoureux, mais je suis timide. Au nom de notre amour, madame, brusquons les noces, je vous prie, pour ne plus dire non.

MADAME THIBAUT.

Je veux tout ce que vous voulez; mais ne vous repentirez-vous point de ce que vous faites pour moi?

LARAMÉE.

M'en repentir? si vous me connoissiez, madame, je me donne au diable, vous n'auriez pas cette pensée. (*Un porteur d'instruments de musique paroît.*)

MADAME THIBAUT.

Que veut-on?

LARAMÉE.

Comment sandis! c'est tout un orchestre que cet homme a sur ses épaules.

MADAME THIBAUT.

Je voulois vous surprendre par un concert que

je donne ici ce soir ; mais vous en voyez les apprêts malgré moi. Qu'on mette ces instruments là-dedans.

LARAMÉE.

Voulez-vous que je vous dise, madame? vous vous amusez à la bagatelle ; ce n'est point un concert, c'est un bon contrat qu'il nous faut : votre notaire est habile homme.

MADAME THIBAUT.

Mon notaire, monsieur? Ah ! gardons-nous bien de lui rien dire de nos affaires ! c'est lui qui fait toutes celles de notre famille, et j'ai des raisons qui m'obligent à vous épouser en secret.

LARAMÉE.

Je vous demande la même chose : point d'éclat, je vous en conjure.

SCENE XII.

MADAME THIBAUT, LARAMÉE, GABRILLON, UN LAQUAIS.

GABRILLON.

Eh ! madame, vous êtes volée.

LARAMÉE.

Que veut-elle dire?

MADAME THIBAUT.

Je suis volée !

GABRILLON.

N'ont-ils rien pris ici?

MADAME THIBAUT.

Que m'auroit-on pris? es-tu folle?

GABRILLON.

Je ne sais ce que c'est ; mais je viens de ren-

contrer deux hommes qui descendent vos degrés comme si le diable les emportoit.

LARAMÉE.

Ce sont ces hardants d'opéra qui ont apporté le concert : ils galopent, parce qu'ils s'en retournent à vide.

GABRILLON.

A voir comme ils couroient, j'aurois cru.....

UN LAQUAIS.

Madame, il y a un enfant qui crie dans cette basse de viole qu'on vient d'apporter.

LARAMÉE.

Un enfant !...

GABRILLON.

Voilà un instrument qui vous coûtera bien à entretenir.

MADAME THIBAUT, *bas.*

Ah ! le traître de musicien.

LARAMÉE.

Cadédis, le concert accouche !

MADAME THIBAUT.

Le fourbe ! qui l'eût crû, Gabrillon ?

GABRILLON.

Que cela ne vous embarrasse pas : dès qu'il sera nuit, j'ai bien la mine d'envoyer ce petit instrument-là donner une sérénade à la porte d'un de nos voisins.

MADAME THIBAUT.

Voilà à quoi le veuvage m'expose : quel affront !

LARAMÉE.

Il vous faut un mari, madame, absolument ; vous avez raison.

MADAME THIBAUT.

Hâtez-vous donc de le devenir, Cléante.

LARAMÉE.

Vous n'avez qu'à parler, madame, je cours au notaire comme au feu.

MADAME THIBAUT.

Prenez le premier venu, Cléante; faites-lui dresser les articles tels qu'il vous plaira, nous remplirons les noms et les qualités quand le contrat sera dressé.

LARAMÉE.

Ordre charmant! commission toute aimable! je vole où vos ordres m'appellent, et je reviens promptement ici procéder au reste.

MADAME THIBAUT.

Eh bien! Gabrillon, que dis-tu de l'insolence de ce coquin de maître à chanter?

GABRILLON.

Moi, madame? que je lui pardonne en faveur de l'invention.

MADAME THIBAUT.

Je me vengerai du tour qu'il me fait.

UN LAQUAIS.

Cet homme veuf qui presse si fort pour l'agrément de cette charge.

MADAME THIBAUT.

Qu'on le fasse monter: quoique je n'aie plus guere besoin de pratiques, il est toujours bon d'expédier les vieilles; quelque profession que l'on quitte, il en faut sortir avec honneur.

SCENE XIII.

M. DUBOIS, MADAME THIBAUT, GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

Eh ! bon jour, M. Dubois, vous me paroissez bien affligé ?

M. DUBOIS.

Je me meurs de chagrin, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Eh ! fi donc, vous n'y songez pas. Après six semaines de veuvage, est-il seulement permis de se souvenir de sa femme, que pour se réjouir de n'en plus avoir ?

M. DUBOIS.

Vous me soupçonnez de pleurer ma femme ? vous vous moquez de moi, je pense ; ma douleur est bien plus raisonnable.

MADAME THIBAUT.

Eh ! qui diantre la peut causer ? tout vous rit, la charge est à vous, je suis sûre de l'agrément.

M. DUBOIS.

Il n'est plus temps : je suis ruiné, madame Thibaut ; ma petite fille vient de mourir entre mes bras, d'une convulsion qui lui a pris tout d'un coup, sans apparence même de maladie.

MADAME THIBAUT.

Ah ! quel malheur ! il faudra donc que vous rendiez le mariage de votre femme à sa famille ?

M. DUBOIS.

Vous voyez bien qu'il n'est plus question de la charge ; et quand cette mort sera sue.....

MADAME THIBAUT.

Elle ne l'est donc pas encore ?

M. DUBOIS.

Il n'y avoit avec moi que la nourrice, à qui j'ai donné vingt pistoles, pour l'engager à ne point parler que je n'aie mis ordre à mes affaires.

MADAME THIBAUT.

Cela est fort prudent ; et quel âge avoit la petite fille ?

M. DUBOIS.

Cinq mois et demi.

GABRILLON, *bas à madame Thibaut.*

Madame ?

MADAME THIBAUT, *bas à Gabrillon.*

Paix.

GABRILLON, *bas.*

Voilà à-peu-près l'âge de notre basse de viole.

MADAME THIBAUT, *bas.*

Tais-toi donc, sotte ?

M. DUBOIS.

Que dites-vous, madame Thibaut ?

MADAME THIBAUT.

Je songe à vous rendre un office.

M. DUBOIS.

Comment ?

MADAME THIBAUT.

Cette femme n'y consentira jamais, Gabrillon ?

GABRILLON.

Que sait-on ?

M. DUBOIS.

Quelle est votre idée ?

MADAME THIBAUT.

Laissez-nous faire : elle est pauvre ; mais elle aime ses enfants.

GABRILLON.

Il n'y a que le prix qu'on y voudra mettre.

M. DUBOIS.

Mais, que je sache.....

MADAME THIBAUT.

Elle me fait souvenir d'une pauvre diablesse qui demeure à deux pas d'ici : elle a une petite fille à-peu-près comme étoit la vôtre. Si l'on pouvoit à force d'argent..... Je ne sais si vous m'entendez ?

M. DUBOIS.

Si je vous entends ! En supposant cette petite fille au lieu de la mienne, je pourrois acheter la charge. Voyez, parlez, madame Thibaut, je sacrifierai volontiers mille écus pour cette affaire.

MADAME THIBAUT.

Comment, mille écus ! c'est trop de la moitié. Vous autres hommes, vous jetez l'argent par les fenêtres ; laissez-moi ménager la chose. Gabrillon, faites-moi venir cette femme.

GABRILLON.

J'y vais, madame.

MADAME THIBAUT.

Attendez, il vaut mieux que j'aille lui parler chez elle, et que vous ne paroissiez point dans tout cela. Pour rendre l'affaire plus secrette, il est bon qu'on ne connoisse pas seulement votre visage.

M. DUBOIS.

Que vous avez d'esprit, madame Thibaut ! par quel bonheur ? si elle vient à bout de son entreprise !

SCENE XIV.

M. DUBOIS, GABRILLON.

GABRILLON.

Elle y réussira, je vous en réponds : c'es la premiere femme de Paris pour toutes sortes d'affaires.

M. DUBOIS.

Tu es heureuse de faire ton apprentissage sous une si habile personne.

GABRILLON.

Comme Madame est dans le goût de quitter, je vais bientôt me mettre en boutique.

M. DUBOIS.

Elle doit être à son aise, madame Thibaut ?

GABRILLON.

Pas tant qu'on s'imagine, monsieur : elle a fait de grandes pertes.

M. DUBOIS.

Comment donc ?

GABRILLON.

La justice lui a volé plus de la moitié de ses profits, en amendes, en frais de procureurs, droits de clercs, présents forcés, petites pensions involontaires à d'honnêtes personnes dont on a besoin. Cela monte au bout d'une année ; et ceux qui se donnent le plus de peine, ne sont pas ceux qui gagnent le plus.

M. DUBOIS.

Ta maîtresse n'a pas lieu de se plaindre : elle fait souvent de bonnes affaires, dont tous les revenants-bons sont pour elle.

GABRILLON.

Tout lui coûte, monsieur, et vous ne sauriez croire combien de gens elle tient à ses gages : elle a douze savoyards premièrement.

M. DUBOIS.

De ces frotteurs ?

GABRILLON.

Oui, monsieur, ce sont des émissaires admirables : ces gens-là savent tous les tenants et les aboutissants des familles ; et nous en tirons de bons services. Nous avons outre cela près de trois douzaines de filles de chambre, une trentaine de cochers, et plus de cent laquais.

M. DUBOIS.

Voilà un grand équipage.

GABRILLON.

Nous les plaçons différemment dans les maisons où nous voulons avoir affaire, et il faut de petits gages particuliers à ces sortes de messieurs-là.

M. DUBOIS.

Ils les gagnent bien.

GABRILLON.

Voici madame.

SCENE XV.

M. DUBOIS, MADAME THIBAUT, GABRILLON.

M. DUBOIS.

Eh bien ! ma chère madame Thibaut ?

MADAME THIBAUT.

Laissez-moi un moment, je vous prie ; j'ai le cœur si serré que je ne puis parler.

M. DUBOIS.

Qu'y a-t-il donc ?

MADAME THIBAUT.

Ce que c'est que la tendresse d'une mere.

M. DUBOIS.

Notre affaire ne se fera point ?

GABRILON.

C'est une femme qui aime sa petite fille au-delà de l'imagination.

MADAME THIBAUT.

Ah ! Gabrillon, on a beau prêcher l'intérêt, la nature est toujours la plus forte.

GABRILLON.

Cette pauvre mere! je lui sais bon gré d'être si sensible.

M. DUBOIS.

Mais, ne lui avez-vous rien offert ?

MADAME THIBAUT.

Pardonnez-moi vraiment ; cinq cents écus d'abord, puis deux cents pistoles.

M. DUBOIS.

Je vous avois dit d'aller jusqu'à mille écus.

MADAME THIBAUT.

C'est ce que j'ai fait.

M. DUBOIS.

Eh bien ?

MADAME THIBAUT.

M'a-t-elle écoutée ?

M. DUBOIS.

Ah ! ciel !

MADAME THIBAUT.

Vous ne m'aviez point donné ordre de passer cette somme ; mais pourtant, voici comme j'ai raisonné.

M. DUBOIS.

Que je suis à plaindre !

MADAME THIBAUT.

Si M. Dubois n'a cet enfant pour remplir le

vide que la petite fille défunte laisse dans sa famille, il sera obligé de rendre tout le bien de sa femme.

M. DUBOIS.

Il m'en coûtera plus de dix mille écus du mien, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Je m'en suis bien doutée; aussi, je n'ai point hésité d'offrir encore un sac de mille francs.

M. DUBOIS.

Eh bien?

MADAME THIBAUT.

Elle est sourde; autre sac de mille francs: car, voyez-vous, dans une affaire de cette conséquence, il n'est que d'aller vite en besogne.

M. DUBOIS.

Cinq cents pistoles!

MADAME THIBAUT.

Comme si je n'avois point parlé.

GABRILLON.

Voilà une femme qui a bien du naturel, monsieur.

M. DUBOIS.

J'en suis au désespoir.

MADAME THIBAUT.

Ne vous désespérez point: deux mille écus l'ont émue, les sept mille francs l'ont ébranlée, et les huit cents pistoles ont achevé de la déterminer.

M. DUBOIS.

Huit mille francs, madame Thibaut!

MADAME THIBAUT.

Dans le besoin pressant où vous en êtes, entre nous, monsieur, c'est marché donné.

GABRILLON.

Assurément.

MADAME THIBAUT.

Allez vite prendre de l'argent, il n'y a point de temps à perdre.

M. DUBOIS.

Sans aller chez moi, madame Thibaut, voilà trois billets payables au porteur, les trois ensemble font quatre cent vingt livres plus que la somme.

MADAME THIBAUT.

Ah! que vous êtes adroit, M. Dubois! vous prétendez que pour mes épingles je me contente de ce petit surplus; mais, Gabrillon?

M. DUBOIS.

Voilà pour elle un diamant de quinze pistoles; mais qu'elle prenne garde.....

MADAME THIBAUT.

Ne craignez rien, je vous réponds d'elle.

GABRILLON.

Et moi, je suis caution de madame.

MADAME THIBAUT.

Adieu, retournez chez vous comme si de rien n'étoit, engagez la nourrice à se taire; et quand il sera nuit, envoyez-moi votre carrosse, je vous porterai l'enfant moi-même.

M. DUBOIS.

Adieu, madame Thibaut. Je n'aurois jamais cru que des enfants fussent une si chere marchandise.

SCENE XVI.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

Ma foi ! madame, voilà la meilleure aubaine que vous ayez jamais eue.

MADAME THIBAUT.

Le Maître à chanter ne s'en seroit pas défait à si bon compte.

GABRILLON.

En faveur des huit cents pistoles, vous devriez bien lui renvoyer son étui.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, GABRILLON.

LISETTE.

Madame sera bientôt ici : on mettoit les chevaux au carrosse quand je suis sortie du logis. Son bon homme de mari est plus amoureux d'elle qu'il ne l'a jamais été : il faut savoir toutes les excuses qu'il lui a faites, d'avoir cru ton petit neveu. Enfin, tous deux ensemble vont venir ici dans la meilleure intelligence du monde. Madame Thibaut est-elle avertie?

GABRILLON.

Ne te mets en peine de rien : quoiqu'elle soit à la veille d'une grosse fortune, et prête à me remettre ses pratiques, elle fera encore cette affaire pour ta maîtresse. Qu'elle vienne quand il lui plaira.

LISETTE.

Madame a besoin de ces dix pistoles, pour payer cet ingénieur qui a pratiqué cette trape dans son alcove.

GABRILLON.

Il est bien juste que ce soit le mari qui fasse ces frais-là.

LISETTE.

Assurément, ce sont des améliorations qu'on fait à sa maison.

GABRILLON.

Voici quelqu'un.

LISETTE.

Adieu.

SCENE II.

M. DE LA PROTASE, GABRILLON.

M. DE LA PROTASE.

Peut-on voir madame Thibaut?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

M. DE LA PROTASE.

J'aurois bien voulu lui parler.

GABRILLON.

Pour quelque habit de rencontre, peut-être?

M. DE LA PROTASE.

Pour qui me prenez-vous?

GABRILLON.

Monsieur...!

M. DE LA PROTASE.

Savez-vous que vous parlez au premier homme du monde pour le dramatique, à un bel esprit, à un auteur du premier ordre?

GABRILLON.

Vous êtes un bel esprit, monsieur? Oh! je ne m'étonne plus de vous voir si déguenillé; un habit en lambeaux est le juste-au-corps à brevet du Parnasse.

M. DE LA PROTASE.

Ce que vous dites-là ne sont pas des vers à la louange de la fortune; néanmoins, il n'est que trop

vrai que c'est assez d'être bel esprit pour être mal avec elle.

GABRILLON.

Oh! sur ce pied-là, il faut que vous soyez plus bel esprit qu'un autre; car, il paroît qu'elle vous traite plus mal que pas un. J'ai bien vu des auteurs; mais tout franc, je n'en ai point encore vu de si mal relié que vous.

M. DE LA PROTASE.

Patience.

GABRILLON.

Et fi! à le bien prendre, il vous en devroit coûter moins qu'à qui que ce soit; car votre taille ne peut passer tout au plus que pour un in-douze.

M. DE LA PROTASE.

Laissez faire, si je puis parvenir à mettre une pièce sur le théâtre sans être sifflée, on me verra aussi bien étoffé qu'un autre.

GABRILLON.

Comment sifflée?

M. DE LA PROTASE.

J'ai ce malheur-là: je fais les meilleures pièces du monde, elles charment tous ceux à qui je les lis; mais, à peine passent-elles dans la bouche des comédiens, qu'on les siffle à faux bourdon.

GABRILLON.

Il y a de certaines pièces comme cela, que les représentations gâtent. Si j'étois de vous, puisqu'elles réussissent si bien sur le papier, je me ferois apporter un fauteuil, et je les lirois moi-même en plein théâtre.

M. DE LA PROTASE.

J'ai un bien meilleur expédient que cela.

GABRILLON.

Qui est?

M. DE LA PROTASE.

D'aller directement au roi.

GABRILLON.

Au roi!

M. DE LA PROTASE.

Oui da, au roi : ce n'est point son intention qu'on siffle personne, et c'est dans cette vue-là que je viens faire un accommodement avec ta maîtresse. Elle connoît toute la cour. Voici un placet: qu'elle le fasse présenter par qui elle voudra, et je lui promets un quart de part dans toutes les pieces qu'on jouera dorénavant de moi, où l'on ne sifflera pas.

GABRILLON.

Voilà pour elle un profit tout clair. Un placet? pourroit-on en voir la lecture?

M. DE LA PROTASE.

Pourquoi non? il n'est fait que pour être vu. Nous verrons, nous verrons, messieurs du parterre, si vous sifflerez à l'avenir les auteurs et les comédiens, comme on siffle les linottes et les perroquets. PLACET AU ROI. Comme je ne puis faire pour moi que je ne fasse en même temps pour tous les autres poëtes mes confreres, j'ai trouvé qu'il étoit à propos d'adresser mon placet au nom de toute la communauté des auteurs, de Paris s'entend.

GABRILLON.

Oh! c'est l'entendre.

M. DE LA PROTASE *lit.*

AU ROI.

SIRE,

« Les auteurs modernes en dramatique, tant en « vers qu'en prose, de votre bonne ville et fau- « bourgs de Paris, remontrent très humblement à « votre majesté, qu'après avoir sacrifié leurs soins

« et leurs veilles aux plaisirs du public, leur zele » seroit tous les jours mal reconnu par certains qui-« dams indiscrets, qui, de dessein prémédité, se « transportent journellement ès lieux où lesdits au-« teurs font représenter leurs ouvrages, avec des « appeaux à perdrix, des sifflets de chaudronniers, « et autres armes offensives, desquelles ils chargent « sans miséricorde tout ce qui ose paroître d'acteurs « sur le théâtre, avec tant de fureur, que le comédien « le plus intrépide est souvent contraint de lâcher « pied, et de se retirer le cœur meurtri et tout percé « de coups de sifflets.

GABRILLON.

Malepeste ! voilà un style bien concis.

M. DE LA PROTASE.

Toutes mes pieces étoient écrites de cette locution-là.

GABRILLON.

Et on les siffloit?

M. DE LA PROTASE *poursuit de lire.*

Ecoutez, écoutez ceci. Ah! SIRE, souffrirez-vous « que le théâtre, qui est le symbole de la joie, de-« vienne celui de la douleur! Je ne doute point, « SIRE, que les ennemis de la science ne représentent « à votre majesté que nous exigeons d'elle une chose « impossible; qu'il est naturel au parterre de siffler, « comme à nous de parler. Je n'ignore pas, non plus « qu'eux, SIRE, que Pline le naturaliste, dans son « Traité des animaux, au chapitre du mouvement « vocal, dit que l'homme parle, que le cerf brame, « que le lion rugit, que le taureau beugle, que le « cheval hennit, que l'âne brait, et que le parterre « siffle; je sais, dis-je, tout cela comme eux, SIRE; « mais votre majesté fait tous les jours des choses si « incroyables, que nous osons espérer..., etc. » Qu'en dis-tu ?

GABRILLON.

Oh ! pour le coup, voilà les siffleurs pris pour dupes, et les marchands de sifflets ruinés.

M. DE LA PROTASE.

Je le crois comme cela. Adieu, je te laisse mon placet, fais-le voir à ta maîtresse. Si elle réussit, et que tu sois en goût de comédies, tu n'as qu'à te renommer à la porte, monsieur de la Protase, mon nom est le passe-partout du théâtre.

GABRILLON.

Cela n'est pas de refus. Adieu, monsieur de la Protase.

M. DE LA PROTASE.

Adieu, ma fille, adieu.

GABRILLON.

Ah, ah, ah, l'extravagant personnage ! ce monsieur de la Protase-là m'a la mine de n'être pas le moins fou de la communauté.

SCENE III.

ERASTE, GABRILLON.

ÉRASTE.

Bon jour, ma chere Gabrillon.

GABRILLON.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur, je vous reconnois à présent. Vous voilà dans votre naturel, je vais vous apporter une de vos écharpes.

ÉRASTE.

Demeure, folle. Où est ta maîtresse ?

GABRILLON.

La voici tout à propos, comme si nous l'avions mandée.

SCENE IV.

MADAME THIBAUT, ERASTE, GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

Quoi ! c'est vous, monsieur le conseiller? vous voilà redevenu officier.

ÉRASTE.

L'habit bourgeois me portoit malheur, madame Thibaut; je ne l'ai porté que vingt-quatre heures, il a pensé m'en coûter cher, je me suis remis dans mon centre.

MADAME THIBAUT.

Vous avez fort bien fait, le plumet vaut mille fois mieux que la robe.

ÉRASTE.

Le diable m'emporte si je le quitte. Je trouverai par ton moyen, peut-être, quelque femme qui n'aura point de frere.

MADAME THIBAUT.

Vos affaires sont en mauvais état?

ÉRASTE.

J'ai cent mille francs de bien, je dois dix mille écus ; faute d'un peu d'argent comptant, je suis ruiné.

MADAME THIBAUT.

Vous comptez deux fois le fonds, et vous oubliez la moitié des dettes.

ÉRASTE.

Non, je ne me flatte point, te dis-je; mais avec cela, je suis obéré.

MADAME THIBAUT.

En vérité, c'est grand dommage; et si vous disiez vrai, je me ferois une vraie affaire d'accommoder

toutes les vôtres, et de vous marier avantageusement même.

ÉRASTE.

Tu plaisantes peut-être, madame Thibaut, mais je t'aurois plus d'obligation qu'à ma famille, et je n'en serois pas ingrat, sur mon honneur.

MADAME THIBAUT.

Vos manieres m'ont gagné l'ame. Entrez là-dedans, faites un mémoire de votre bien, et de vos dettes sur-tout; mais qu'il soit fidele : je me fais fort de trouver moyen de vous tirer de l'embarras où vous êtes.

ÉRASTE.

Tu es une femme adorable.

MADAME THIBAUT.

Entrez là-dedans, vous dis-je, voilà des gens qui ont affaire à moi; quand j'aurai fini avec eux, je vous en dirai davantage.

SCENE V.

MADAME THIBAUT, ARDALISE, ORGON, GABRILLON.

GABRILLON, *bas.*

C'est la maîtresse de Lisette, madame.

MADAME THIBAUT, *bas.*

Songe à m'apporter ces dentelles.

ARDALISE.

Ma pauvre madame Thibaut, je ne sais pas ce que je ferois sans toi. Je ne puis me lasser de te venir voir.

MADAME THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur, madame.

ORGON.

Il est vrai que toutes les fois qu'elle sort, c'est toujours pour aller au palais, ou chez madame Thibaut. Si j'étois d'un tempérament jaloux...

MADAME THIBAUT.

D'un tempérament jaloux? fi, monsieur, vous êtes pour cela une trop bonne pâte d'homme.

ARDALISE.

Lui? Croirois-tu bien, madame Thibaut, qu'il a eu aujourd'hui la cruauté de me mettre de mauvaise humeur?

MADAME THIBAUT.

Ah! quel meurtre, monsieur.

ORGON.

Je lui en ai demandé pardon, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Ah! madame, il n'y a rien à dire.

ARDALISE.

Vous pensez donc en être quitte? vous savez la peine que je vous ai imposée.

MADAME THIBAUT.

Comment?

ARDALISE.

Quand il me fâche, je le mets à l'amende, et tu profites toujours de cet argent-là, toi.

ORGON.

Elle fait de moi tout ce qu'elle veut: pour l'affaire d'aujourd'hui, elle m'a taxé à lui donner un bureau. Ça, voyons, ma petite femme, on t'a dit que madame Thibaut en avoit un, n'est-ce pas?

MADAME THIBAUT.

On ne me l'a point encore apporté, je ne l'attends que dans deux jours.

ARDALISE.

Voilà nos pas perdus, je suis au désespoir.

ORGON.

Ne te chagrine donc point, mignonne, tu te feras malade.

ARDALISE.

Cela vous est bien facile à dire, et vous vous croyez par-là dégagé de payer l'amende.

ORGON.

Non, je suis prêt à consigner, tu n'as qu'à vouloir.

GABRILLON, *revenant.*

Madame, voilà cette garniture qu'on vous renvoie.

ARDALISE.

Qu'est-ce, madame Thibaut? Voyons cette garniture, elle est à vendre?

MADAME THIBAUT.

Vous qui êtes un si bon mari, monsieur, vous devriez bien acheter cela pour madame.

ORGON.

Elle a tant de dentelles, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Elle n'en a point de si belles, sur ma parole.

ORGON.

Ah! fi, voilà un dessein bien brouillé.

ARDALISE.

Ah! mon fils, vous n'y songez pas, il n'y a point du tout de confusion dans cet ouvrage.

ORGON.

Non, mais les fleurs sont trop détachées, elles courent trop les unes après les autres.

ARDALISE.

Que dites-vous? c'est ce qui en fait la beauté, et pour moi, je n'ai jamais rien vu de plus agréable.

MADAME THIBAUT.

Vous êtes de fort bon goût, madame.

ARDALISE.

Je ne puis me lasser de les voir.

ORGON.

Repliez, repliez cela, madame Thibaut. Crois-moi, mignonne, rien n'use tant la vue que de regarder fixement des dentelles.

GABRILLON.

Celle qui les a achetées est bien fâchée de ne les pouvoir porter.

ARDALISE.

Et qui l'en empêche?

GABRILLON.

Son mari est mort subitement : il n'y a que trois jours qu'il est enterré.

ARDALISE.

Ah!

ORGON.

Mignonne, comme tu cries.

ARDALISE.

Ah! mon fils, pour peu qu'une femme aime son époux, peut-elle entendre parler de la mort d'un mari, sans mourir elle-même de douleur?

ORGON.

Voilà une femme qui m'aime bien, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

Assurément.

ARDALISE.

Ah ciel! que t'ont fait les maris, pour être sujets à la mort comme les autres hommes?

ORGON.

Là, ma mie, là, je ne mourrai point : tiens, va, je te le promets.

ARDALISE.

Je ne sais comme vous l'entendez ; mais pour moi, cher petit mari, je prétends mourir la premiere.

ORGON.

Hé bien, oui, ma mie, tout ce que tu voudras. Elle avoit bien affaire aussi de lui parler de mort et d'enterrement.

MADAME THIBAUT.

C'est une sotte qui ne sait pas la conséquence de choses qu'elle dit.

GABRILLON.

Dame, qui va deviner qu'une femme aime de cette force-là ?

ORGON.

Cela n'est pas concevable.

ARDALISE.

Je serois bien injuste de ne vous pas aimer ; un mari qui ne m'a jamais refusé la moindre chose

ORGON.

Pour cela non ; elle n'a qu'à souhaiter, madame Thibaut.

MADAME THIBAUT.

A qui le dites-vous ? je le sais mieux que personne. Voilà un habit que je lui ai vendu ; par exemple, elle le trouvoit trop cher ; n'est-ce pas vous qui le lui avez fiat prendre malgré elle ?

ARDALISE.

En fait-il d'autres ?

ORGON.

Je ne m'en repens point : cet habit-là lui a fait honneur.

GABRILLON.

Et à vous aussi, monsieur.

ORGON.

Et si vous ne me l'avez fait payer que treize pistoles en treize pieces.

MADAME THIBAUT.

Je donne tout pour rien : ces dentelles ne sont que de dix pistoles encore.

ORGON.

Dix pistoles, mignonne, dix pistoles ! Ah ! je les donne de tout mon cœur.

ARDALISE.

Non, mon petit ami, croyez-moi, n'allez point mettre là de l'argent : je vous fais faire d'ailleurs tant de dépenses inutiles !

ORGON.

Tais-toi, mignonne, c'est avoir les choses pour rien. Tenez, madame Thibaut, voilà dix louis *d'or ;* la passe est pour le vin du marché.

MADAME THIBAUT.

Vous faites trop bien les choses, monsieur.

ORGON.

Mais à condition que vous avertirez ma *petite* femme quand il vous viendra de ces rencontres-là.

MADAME THIBAUT.

Oh ! monsieur, je n'ai garde d'y manquer. Cascaret, portez cela dans le carrosse de madame.

ARDALISE.

Au moins, mon fils, c'est sans préjudice de l'amende.

ORGON.

Quand ce bureau sera venu, que nous le sachions, au moins.

MADAME THIBAUT, *bas.*

Que ferai-je de cet argent ?

ARDALISE.

Tu donneras cent francs à Lisette, le reste est pour toi.

ORGON.

Allons, m'amour, allons essayer la garniture. Je meurs d'impatience de voir si cela te siera bien.

ARDALISE.

Adieu, madame Thibaut.

SCENE VI.

MADAME THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

Par ma foi! voilà un bon homme, et une habile femme.

MADAME THIBAUT.

Mais Eraste est long-temps après son mémoire; la liste de ses dettes est un peu longue. Ah! ah! voici notre vieille marchande de marée: elle veut un mari à toute force, je ne sais pas qui voudra l'être. Va dire à Eraste qu'il se dépêche.

SCENE VII.

MADAME TORQUETE, MADAME THIBAUT.

MADAME TORQUETE.

Hum, hum. Avez-vous songé à moi, ma chere madame Thibaut? vous avez tant d'affaires...

MADAME THIBAUT.

Si j'y ai songé, madame Torquete? J'ai un magasin de maris à vous offrir. Vous n'avez qu'à me dire comme il vous le faut; car nous ne nous sommes point encore assez expliquées.

MADAME TORQUETE.

Comme il me le faut! hélas! ma pauvre madame

Thibaut, j'aurai beau chercher, je n'en trouverai jamais qui vaille le défunt.

MADAME THIBAUT.

Eh! qui vous contraint d'en chercher? voilà de nos veuves! le mari meurt à Pâques; portion de lit à louer pour la Saint-Jean.

MADAME TORQUETE.

Comment voulez-vous que je fasse? Si vous saviez le peu de cas que l'on fait d'une veuve! J'ai des enfants qui me manquent de respect, des fermiers qui ne me paient point, des créanciers qui me persécutent: il n'y a pas jusqu'à un frippon d'apothicaire, qui, comme je sortois de chez moi, a eu l'insolence de me donner ses parties en présence de dix personnes. Hum, hum.

MADAME THIBAUT.

Voilà une mauvaise toux, madame Torquete.

MADAME TORQUETE.

Je ne l'ai que par habitude.

MADAME THIBAUT.

Mais vraiment, cela m'étonne que vous soyez ainsi persécutée. Vous êtes si riche.

MADAME TORQUETE.

J'aurai, mes comptes faits, plus de quatre cents et tant de mille livres: mais comme il n'y a que cinq semaines et trois jours que le pauvre monsieur Torquete est défunt, nos affaires ne sont point encore réglées; mes enfants me font enrager; et un mari, madame Thibaut, m'est absolument nécessaire. Hum, hum.

MADAME THIBAUT.

Je vous entends, vous ne vous marriez simplement que pour un appui.

MADAME TORQUETE.

Justement.

MADAME THIBAUT.

Ainsi vous ne vous souciez pas fort d'avoir un jeune homme?

MADAME TORQUETE.

Un jeune homme! Ah! l'horreur! il seroit beau qu'on me prît pour la grand'mere de mon mari, comme il est arrivé à des femmes de ma connoissance.

MADAME THIBAUT.

Oui, mais il ne faut pas aussi qu'il soit si vieux. Car enfin, quelle protection pourriez vous attendre d'un homme de soixante ans, par exemple?

MADAME TORQUETE.

Ah! soixante ans, fi!

MADAME THIBAUT.

Hé bien! cinquante-cinq?

MADAME TORQUETE.

Mais, madame Thibaut, vous n'y songez pas. Qui est l'homme qui songe à se marier à cet âge là? Hum.

MADAME THIBAUT.

Et un de cinquante?

MADAME TORQUETE.

Quelle est la femme qui en voudroit?

MADAME THIBAUT.

C'est-à-dire, que vous butez à un de quarante?

MADAME TORQUETE.

Voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert?

MADAME THIBAUT.

Vraiment, c'est plus votre affaire que la mienne.

MADAME TORQUETE.

C'est que comme mes enfants sont jeunes, pour les tenir plus long-temps dans leur devoir, ils auroient besoin d'un beau-pere qui ne vieillît pas si tôt.

MADAME THIBAUT.

Et vous d'ites que vous ne voulez pas d'un jeune homme ?

MADAME TORQUETE.

Hé, mais ! un homme est-il si jeune à vingt-sept ou vingt-huit ans, par exemple? Je sais bien ce que je fais, voyez-vous.

MADAME THIBAUT.

On le voit bien.

MADAME TORQUETE.

Plus j'aurai d'enfants de ce mariage, et plus ce sera me venger des enfants du premier lit.

MADAME THIBAUT.

Vous avez du fiel, madame Torquete; vous aimez les vengeances qui durent.

MADAME TORQUETE.

Ce sont des coquins que je ne saurois trop punir.

MADAME THIBAUT.

Tenez, voilà peut-être l'homme de Paris le plus propre à vous venger de vos enfants.

MADAME TORQUETE.

Ah ! que voilà bien ce qu'il me faudroit.

MADAME THIBAUT.

Gardez-vous bien de tousser, au moins.

MADAME TORQUETE.

Je me retiendrai, laissez-moi faire.

SCENE VIII.

MADAME THIBAUT, MADAME TORQUETE, ERASTE.

ERASTE.

Tiens, ma chere madame Thibaut, voilà le mé-

moire de mes dettes aussi fidele que tu me l'as demandé.

MADAME THIBAUT, *à Eraste.*

Paix, remettez ce papier dans votre poche. Voilà une riche veuve que je prétends vous faire épouser.

MADAME TORQUETE.

Hem, hem., hem.

ERASTE, *bas.*

Voilà une riche veuve qui a un vilain rhume.

MADAME THIBAUT, *bas.*

Hé! tant mieux. Combien de maris voudroient que leurs femmes en eussent un semblable!

ERASTE, *bas.*

Mais, tu vois bien....

MADAME THIBAUT, *bas.*

Serrez ce papier, vous dis-je, et retournez dans ma chambre; j'ai à vous parler.

MADAME TORQUETE.

Comme il me regarde; ma physionomie lui revient sans doute.

MADAME THIBAUT, *à madame Torquete.*

Je vais sonder un peu ses sentiments, et je reviendrai dans un moment vous en rendre compte.

SCENE IX.

MADAME TORQUETE, *seule.*

Oui! oui! faites. Ah! le beau jeune homme! Il s'en faut bien, ma foi, que monsieur Torquete fût coupé de ce sens-là. Mais, qu'est-ce qui est tombé de ses poches? ne seroit-ce point quelque lettre de galanterie? Voyons un peu cela. La jeunesse est sujette à caution quelquefois.

Elle lit.

« Mémoire de ce que je dois ».

Oh ! oh ! voici de quoi me rendre savante.

« Premièrement, huit cents pistoles au chevalier « Codile, pour argent du jeu. »

Ah ! ah ! c'est donc un joueur ?

« A la Touprix, pour façon de juppes et de man- « teaux, trois mille livres. »

Oui-dà ! je me doutois bien qu'il y avoit ici du cotillon.

« A Forel, tant en bouteilles de vin, que pour « des repas portés en ville. »

Il est ivrogne par-dessus le marché.

« A la Frenaye... »

Voyons le total, je n'aurois jamais fait. Où donc est il ? la lagende est longue.

« Somme totale, vingt-neuf mille livres. »

Et je voudrois après cela de ce damoiseau ? hem, hem. A quelque chose le malheur est bon ; je n'ai qu'à tousser tout à mon aise.

SCENE X.

MADAME THIBAUT, MADAME TORQUETE, ERASTE.

MADAME THIBAUT.

Notre affaire va le mieux du monde.

MADAME TORQUETE.

Hem, hem, hem.

MADAME THIBAUT.

He ! fi donc, vous n'y songez pas.

MADAME TORQUETE.

Laissez-moi tousser, l'affaire est rompue.

MADAME THIBAUT.

Comment donc?

ERASTE, *revenant.*

Vous voilà terriblement enrhumée, madame.

MADAME TORQUETE.

Vous voyez, monsieur.

ERASTE.

Il est cruel qu'une aussi aimable personne....

MADAME TORQUETE.

Croyez-moi, monsieur, ne faites point de dépense en compliments : je ne suis point d'humeur à payer pour vous ni Forel, ni le chevalier Codile.

MADAME THIBAUT.

En voici bien d'une autre.

ERASTE.

Que veux dire ceci? Aurois-je....

MADAME TORQUETE.

Il faut vous tirer de peine, monsieur. Tenez, voilà ce qui m'en a tant appris.

MADAME THIBAUT.

A madame Torquete. Vous jouez de bonheur.
A Eraste. Quelle étourderie!

ERASTE, *lit.*

« Du septieme octobre. Quatre francs pour une « médecine. « Vous me donnez des parties d'apothicaires, madame.

MADAME TORQUETE.

Pardon, monsieur, j'ai pris un papier pour l'autre.

ERASTE.

Non pas, s'il vous plaît. Vous avez vu mon mémoire, je profiterai de la méprise.

MADAME TORQUETE.

Cela ne se fait point.

SCENE XIII.

MADAME THIBAUT, LARAMÉE, GABRILLON, CASCARET.

LARAMÉE.

Le contrat est dressé, madame; il ne manque plus rien à mon bonheur qu'un mot de votre belle main. Montons dans mon carrosse, madame, et venez le mettre ce mot précieux, qui va m'assurer toute la félicité de ma vie.

MADAME THIBAUT.

Ce moment me fait trembler, Cléante, et la présence d'un notaire....

CASCARET.

Madame, voilà un monsieur le commissaire, qui vient vous rendre visite en robe détroussée.

MADAME THIBAUT.

Ah! juste ciel! que pourroit-ce être?

LARAMÉE.

Qu'est-ce, madame?

SCENE XIV.

MADAME THIBAUT, LE COMMISSAIRE, DORANTE, LARAMEE, GABRILLON.

LE COMMISSAIRE.

N'est-ce pas vous qu'on appelle madame Thibaut, madame.

MADAME THIBAUT.

Ne me perdez pas, monsieur, je vous en conjure.

LARAMÉE.

Ceci ne prend pas un bon train.

DORANTE.

Oui, monsieur, c'est une coquine qui a recélé de la vaisselle que mon fils a volée à sa mere.

LARAMÉE.

Messieurs, prenez garde à ce que vous faites, madame est une femme de qualité.

DORANTE.

Point, monsieur, mon fils m'a tout dit. C'est une malheureuse, qui sous prétexte de revendre des hardes, a mille nippes à un chacun, dont elle se fait honneur pour attraper quelque dupe.

LARAMÉE.

Comment, madame de Bretagne, vous vous joues à un gascon, et un gascon capitaine.

SCENE XV

MADAME THIBAUT, LE COMMISSAIRE, JOLICŒUR, DORANTE, LARAMEE.

LARAMÉE.

Tu vois, mon pauvre Jolicœur, le plus infortuné de tous les hommes.

JOLICŒUR.

Comment donc? Sais-tu déja que Cléante notre capitaine est là-bas?

LARAMÉE.

Que me dis-tu?

JOLICŒUR.

Que te voilà pris comme un sot. Le guet à cheval est à la grande porte, et le guet à pied à celle de derriere; regarde par où tu veux sortir?

LARAMÉE.

Moi, sortir? quelque sot. Je m'enfonce dans l'appartement ; s'ils ont affaire de moi, qu'ils y viennent.

MADAME THIBAUT.

Quoi ! vous n'êtes donc pas Cléante ?

LARAMÉE.

Ce ne sont plus là vos affaires. A fourbe, fourbe et demi ; madame, finissez avec ces messieurs, je vous le conseille.

MADAME THIBAUT.

Quelles aventures !

DORANTE.

Vous voyez bien, monsieur, qu'on ne peut manquer de s'assurer de cette coquine-là.

MADAME THIBAUT.

Hé ! point de bruit, messieurs, je vous prie ; je rendrai la vaisselle et les trois cents pistoles. Passons là-dedans, et vous serez contents de moi.

LE COMMISSAIRE.

Allons, monsieur, il faut que chacun vive.

FIN DE LA FEMME D'INTRIGUES.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

NOTICE sur Dancourt, page vij

LE CHEVALIER A LA MODE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, page 5

Acteurs, 6

LA FEMME D'INTRIGUES, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, 119

Acteurs, 120

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.

MAR 1 - 1932